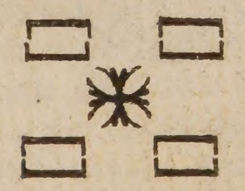
PARALLÈLE
DE LA
PETITE VÉROLE
NATURELLE,

Avec l'artificielle, ou inoculée,

AVEC

UN TRAITÉ INTERMÈDIAIRE
de la Petite Vérole fausse, volante, ou adultérine.

Par M. DE BAUX, Médecin Aggregè au Collège de Médecine de Marseille.



AVIGNON.

M. DCC. LXI.

A

Très-Haut, & Très-Puissant Seigneur, HONORE' ARMAND DUC DE VILLARS, Pair de France, Grand d'Espagne de la première Classe, Chevalier de l'Ordre de la Toison d'Or, Prince de Martigues, Vicomte de Melun, Marquis de la Nocle, Brigadier des Armées du Roi, Gouverneur Général, pour Sa Majesté, des Pays & Comté de Provence, & y commandant en chef.

MONSEIGNEUR,

Les Sciences que vous cherissez, sollicitent auprès de VOTRE GRANDEUR, la protection que vous accordez publiquement aux Lettres & aux Arts dans cette Ville. (*a*) Le charitable & glorieux Etablissement que vous venez de faire d'un Hôpital d'Inoculation dans la Capitale de votre Gouvernement, fait présumer, de votre part, un accueil favorable à un Ouvrage qui n'a pour objet que le bien de l'humanité & de la population. Objet noble, mais inutile à la multitude qui ne sçauroit en jouir sans le secours bien-

---

(*a*) Monseigneur le Duc de Villars, Protecteur de l'Academie des Belles-Lettres & des Arts de Marseille.

faisant d'une main étrangère. Cette partie, MONSEIGNEUR, est seule incapable de satisfaire votre cœur généreux & compatissant. Ses sentimens ne sçauroient demeurer stériles dans ce tems de misére publique; il faut que les autres secours de la vie soient prodigués. Notre Province s'aplaudit d'avoir trouvé en vous un Pere assez charitable pour remplir ce double objet. Vous versez, MONSEIGNEUR, à pleines mains, vos richesses, sur la partie misérable des Peuples confiés à vos soins, & vous réunissez tous les secours nécessaires pour la conservation de ceux que vous apellez dans ce Temple d'*Esculape*. Je rassemble de mon côté des faits toujours plus éloquens & plus persuasifs que les paroles, pour détruire tout préjugé contraire à une méthode, que la raison, la physique, la Charité & la Réligion s'aplaudissent ailleurs d'avoir adopté depuis long-tems. Le bien que vous faites aux Hommes, à cet égard, est réel & sensible; celui que je cherche à leur faire par mon art, ne manquera pas de le devenir sous vos auspices.

Je suis avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très-humble, très-obéissant, & très-zélé Serviteur,

DE BAUX D.M.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

LA Petite Vérole, maladie qui vraiſemblablement a exiſté de tous les tems parmi les hommes, & dont nous devons par conſéquent porter le germe au-dedans de nous en venant au monde, ne me paroit cependant pas décrite aſſez exactement par aucuns des plus anciens Médecins, pour aſſurer qu'elle a été connue d'eux. *Hyppocrate*, ce reſpectable Pere de la Médecine, ce Philoſophe auſſi ſolide qu'ingénieux, qui avoit obſervé ſi exactement la Nature & ſes ouvrages, & qui nous a laiſſé des monumens immuables de ſes Opérations, dans preſque toutes les maladies qui affligent le corps humain, n'en a parlé que d'une maniere bien implicite, (s'il eſt vrai qu'il en ait dit, ou voulu dire quelque choſe) & qui ne ſe reſſent point de ſa préciſion ordinaire. Quelques Ecrivains ont pourtant voulu qu'il ne l'ait pas ignorée, qu'il n'en ait parlé que briévement, & qu'il l'ait rangée confuſément parmi pluſieurs autres maladies de la peau, qui ont quelque raport avec elle. Quand cela ne ſeroit point, & qu'il n'en auroit fait aucune mention dans ſes Ouvrages, on ne devroit pas en conclure, que la petite Vé-

role n'a pas existé au siecle d'*Hyppocrate*, qui peut fort bien n'avoir pas eu en vûe d'écrire sur cette maladie, tout comme il n'a pas écrit sur plusieurs autres qui existoient de son tems.

Quoiqu'il en soit, les plus anciens monumens que nous ayons en Médecine sur cette maladie, & qui en parlent avec exactitude & d'une maniere circonstanciée, sont ceux que nous ont laissé les Médecins Arabes.

Il n'est pourtant pas hors de propos d'observer que le Pere d'Entrecolles, Jésuite, raporte dans ses Lettres édifiantes, tome 20e. que la petite Vérole est plus ancienne à la Chine que chez les Arabes.

Vers le sixieme siecle, *Ahron* en donne l'Histoire, en fait de plusieurs espèces, & en parle comme d'une maladie de sa nature très-dangereuse; *Isaac*, après lui, & *Bachtiskua* la regardent comme le fleau des familles; & *Rhasés*, que je crois être le même qu'*Abubeker*, ne laisse presque rien à désirer sur sa nature, ses causes, ses symptômes & sa curation, qu'on a eu tort d'abandonner presque jusqu'au siecle du Grand *Sidenham*, qui l'a faite revivre & l'a perfectionnée. Ainsi, sans entrer dans une plus longue discussion sur son existence de tous les tems & chez tous les peuples; puisque ses fréquens retours ne nous permettent plus aujourd'hui d'en douter, examinons-en la nature, & établissons

des faits vrais & connus, non-ſeulement des Médecins, mais généralement de tous les hommes.

La petite Vérole eſt une maladie ſi univerſelle, que ceux qui vieilliſſent & meurent ſans l'avoir, ſont en très-petit nombre, & peuvent à peine fournir une exception à cette regle générale : On en porte le germe au-dedans de ſoi, & ce germe, pour être excité, n'a beſoin que d'une humeur analogue qui le mette en mouvement & le dévelope. Cette Opération peut être produite de deux manieres, ou par le contact immédiat d'une perſonne atteinte de cette maladie après que les boutons de la petite Vérole ont ſouffert la ſupuration, ou par la tranſlation que l'air peut faire des atômes ou miaſmes varioleux dans le nez, la bouche & autres cavités extérieures du corps; comme auſſi par l'aplication & l'introduction de ces mêmes corpuſcules varioleux par les pores de la peau : de ſorte que la petite Vérole doit être regardée comme une maladie univerſelle, épidémique & contagieuſe.

L'univerſalité, l'épidémie & la contagion de la petite Vérole, ne font point matiere de diſpute & de controverſe parmi les Médecins : Il n'en eſt pas de même de l'exiſtence innée de ſon germe, & de l'unicité de ſon dévelopement. Quelques-uns (dont le nombre eſt à la vérité fort petit) prétendent que nous ne l'aportons point en venant au monde,

& qu'elle ne dépend point d'un germe inné ; mais qu'une certaine diſpoſition que les agents extérieurs mettent dans nos humeurs, les rend propres à s'aſſimiler, dans certaines circonſtances, avec les miaſmes varioleux que l'épidémie ou la contagion introduiſent dans notre corps ; de-là, diſent-ils, il arrive que dans les plus grandes épidémies, les uns en ſont infectés par la diſpoſition requiſe dans leurs humeurs ; les autres ne le ſont pas à cette épidemie, & le ſeront à une ſeconde ou à une troiſieme ; & d'autres enfin chez leſquels cette diſpoſition ne ſe rencontre point, ne le ſeront jamais.

L'inoculation fournit une réponſe ſans replique à cette objection, & prouve, inconteſtablement, que la petite Vérole exiſte en nous par un germe inné, ou ſi mieux on aime, par une diſpoſition actuelle à contracter cette maladie.

Il eſt de fait que par l'inſertion des fils varioleux apliqués aux inciſions, on communique la petite Vérole à tous les âges, à chaque ſexe, dans toutes les ſaiſons & dans tous les Pays, & qu'on la communique toutes les fois que l'on veut, ſoit que cette maladie regne ou ne regne pas. Soit donc que l'action de l'air & l'altération qu'il peut recevoir par différentes exhalaiſons de la terre, ou que l'impreſſion qu'il communique aux différens alimens liquides ou ſolides, dont l'homme eſt obligé de ſe nourrir, mettent

nos humeurs dans la diſpoſition qu'exigent quelques Philoſophes pour rendre l'homme ſuſceptible de petite Vérole; (ce qui conſtitue les épidémies naturelles de cette maladie) ou que ces agents extérieurs n'agiſſent point ſur elles pour les y diſpoſer, ce que l'on connoît par l'abſence totale de la petite Vérole naturelle.) Il eſt toujours certain & démontré, par le fait, qu'on peut la communiquer par l'inoculation. Or, ſi dans la maſſe des humeurs il n'y avoit pas un germe analogue au venin que l'on introduit, ou une diſpoſition actuelle en elles à s'aſſimiler avec la portioncule de venin qu'on inſinue; il arriveroit, tout comme dans la communication de la Vérole naturelle, que ſur trente elle ne ſe feroit peut-être pas à ſix, par le défaut des diſpoſitions requiſes dans les humeurs, ainſi qu'on le prétend; mais ce ne ſont point les diſpoſitions qui manquent dans les ſujets qui ne contractent point la petite Vérole naturelle dans les différentes épidémies de cette maladie, c'eſt ſeulement l'aplication & l'introduction des miaſmes varioleux qui ne ſe font point chez eux; au lieu que par l'inſertion des fils varioleux dans les playes artificielles, le Virus étant indubitablement introduit dans le ſang, s'y aſſimile néceſſairement la portion qui lui eſt analogue, & cela à tous les âges, à chaque ſexe, dans toutes les ſaiſons, & dans tous les climats, ſans qu'il ſoit beſoin que la petite Vérole naturelle y regne: On en dévelo-

de conjecturer que la petite Vérole que tous les Médecins mettent au rang des maladies épidémiques & contagieuſes, reconnoît un virus particulier que nous portons dans notre ſang, & de telle nature quil ne ſauroit être produit par l'altération que l'air & les agents extérieurs occaſionnent dans nos humeurs, comme il arrive dans la communication des autres maladies épidémiques & contagieuſes; mais que le germe que nous en avons, y eſt ſeulement dévelopé par l'impreſſion qui lui eſt communiquée du dehors.

Quant à la duplicité, où à la multiplicité prétendue de la petite Vérole naturelle, je réponds d'abord, avec les plus grands Médecins, qui après l'avoir long-tems obſervée, ont écrit ſur cette maladie qu'on ne l'a qu'une fois: s'il arrive cependant à quelques perſonnes de l'avoir véritablement deux fois, le cas eſt ſi rare qu'il peut être regardé comme nul; de ſorte que ſi ſur mille perſonnes, par exemple, une contracte deux fois cette maladie, & que les autres neuf cent quatre-vingt-dix-neuf meurent ſans l'avoir une ſeconde fois (ce qui eſt, je penſe, la proportion la plus avantageuſe qu'on puiſſe accorder à la duplicité de la petite Vérole) on peut, ſur la rareté du cas, aſſurer raiſonnablement qu'on ne l'a qu'une fois. Outre cette raiſon de probabilité tirée du fait, conſidérons phyſiquement la petite Vérole & le dévelopement qui s'en fait dans le corps humain à différens âges & en différentes épidémies.

Nous

Nous avons dit, dans le paragraphe précédent, que la petite Vérole ne dépendoit point de l'altération que les humeurs de notre corps peuvent recevoir par l'action des causes externes, par l'épidémie & la contagion : Ce sont-là seulement des causes déterminantes, c'est-à-dire, qui ne produisent point en nous la petite Vérole ; mais qui, par leur action, en occasionnent le dévelopement. C'est donc un germe inné qui doit être mis en mouvement pour procurer l'expulsion du virus varioleux. Les agens extérieurs armés de miasmes analogues à ce germe, sont seuls capables de produire ce mouvement dans l'œconomie animale ; or, ce germe une fois mis en mouvement se dilate, se raréfie, se dévelope, & par les efforts que fait la nature, indiqués par la fievre qui est excitée, s'assimile en parcourant plusieurs fois tous les vaisseaux du corps, toutes les particules des humeurs qui lui sont analogues, les prépare, les digere, les sépare de la masse, & par une crise salutaire, les dépose aux glandes cutanées. Il n'est donc point du tout vraisemblable ni raisonnable de penser que cette séparation de la matiere varioleuse puisse se faire par parties (ce qu'il faudroit supposer pour pouvoir admettre la duplicité de la petite Vérole) puisqu'elle est toujours précédée de la fievre, qui est un mal général des humeurs, excitant en elles un mouvement & une concassation violente, dont aucune n'est exempte ; & que cette fie-

vre, ou le mouvement qu'elle laiſſe dans le ſang après elle, ne ceſſe point que la ſéparation, ou l'expulſion de ce venin ne ſoit achevée. On ne ſauroit donc conclure, phyſiquement, que d'une cauſe auſſi générale, qui a mis en mouvement toute la maſſe des humeurs, ſouvent pendant pluſieurs jours, pour en ſéparer une portion contaminée, il ne s'en enſuivit pas un effet général, c'eſt-à-dire, l'expulſion totale du levain varioleux envelopé dans la maſſe.

Mais, objectera-t'on, une preuve que le levain varioleux n'eſt pas toujours entiérement évacué & renvoyé aux ſurfaces, c'eſt qu'il ſe forme ſouvent, dans cette maladie, des dépôts & des tumeurs, tant aux parties extérieures qu'intérieures. C'eſt un fait dont nous convenons, & qui ne détruit point ce que nous venons d'avancer; car, ſoit que les glandes cutanées reçoivent toute la matiere varioleuſe contenue dans le ſang, ou que pour être trop abondante elles ne ſoient pas capables d'y ſuffire; ſoit encore que par trop de rigidité, obſtructions, ou autre cauſe quelconque, ces follécules ne pouvant la recevoir, elle ſoit dépoſée ſur quelque partie muſculeuſe, ou dans quelque viſcère & y forme une tumeur; il ne s'enſuit pas de-là que cette portion varioleuſe ne ſoit véritablement ſéparée de la maſſe, puiſqu'elle ſe trouve étroitement renfermée & comme enkiſtée dans la partie où elle a été obligée de ſe porter, & que la reſorbtion qui peut ſe

faire de cette matière varioleuſe, eſt incapable de redonner la maladie à celui qui eſt affecté de cette tumeur, faute de trouver une ſeconde fois dans le ſang une humeur analogue.

Il n'en eſt pas de même de pluſieurs autres maladies épidémiques & contagieuſes, telles que la Galle, la Fievre pourprée rouge, la Miliere blanche, la Peſte, &c. qui ne dépendent pas d'un germe inné comme la petite Vérole, mais qui ſont produites par l'altération que reçoivent les humeurs de notre corps, par l'impreſſion de l'air extérieur, par les mauvaiſes qualités que différentes choſes peuvent communiquer aux alimens dont nous uſons, & par l'action quelconque de tous les agens extérieurs; auſſi, remarque-t'on, que le corps humain eſt pluſieurs fois ſuſceptible de ces maladies épidémiques & contagieuſes; & ceux-là ſe ſont bien trompés, qui ont écrit qu'on ne pouvoit avoir la peſte qu'une ſeule fois. Cette Ville fournit pluſieurs exemples du contraire dans l'épidémie qu'elle en a ſouffert en 1720, & un grand nombre de nos Négocians l'ont vu fréquemment arriver dans pluſieurs Villes du Levant, pendant le ſéjour qu'ils y ont fait; au lieu que la petite Vérole provenant d'un germe que nous portons au-dedans de nous, & ne dépendant aucunement de l'action des cauſes externes (ſinon pour ſon dévelopement) ne ſauroit être de nouveau excitée après l'extirpation de ce germe que la

nature habile & induſtrieuſe chaſſe du corps tout entier & dans une ſeule opération, par un ouvrage pénible & violent exprimé par la fievre.

On entend cependant communément dire dans le monde, qu'un tel, qu'une telle, ont eu deux & juſqu'à trois fois la petite Vérole. Si nous examinons de près ces déciſions, nous verrons que le plus ſouvent elles partent de la Nourrice, de la Voiſine, de la bonne Femme, qui, dans les tems d'épidémie de cette maladie, à la faveur de quelques ſymptômes & de quelques boutons à peu près reſſemblant à ceux de la petite Vérole, ont cru pouvoir décider que c'étoit effectivement elle. Après des déciſions ſi authentiques, a-t'on tort d'être enſuite fort étonné de voir les mêmes perſonnes la reprendre dans une autre épidémie? Allons plus loin; combien de perſonnes attachées à l'art de guérir, trop autoriſées à traiter des maladies, qui n'étant pas de leur reſſort, ſont par-là au deſſus de leurs connoiſſances, ſe trompent tous les jours dans les déciſions qu'elles font de certaines petites Véroles qu'elles croyent véritablement telles, & qui ne lui ſont ſouvent qu'analogues, ou qui ne ſont tout au plus que de l'eſpèce de celle qu'on apelle volante, folle ou bâtarde. Combien même de Médecins expérimentés d'ailleurs & très-bons juges ſur cette matiere, ſoit par défaut d'examen, ſoit pour n'avoir pas ſuivi exactement & juſqu'à la ſupuration certaines

petites Véroles discretes & bénignes, ont décidé un peu trop légérement lors de l'éruption, l'espèce de ces petites Véroles pour vrayes, & qui n'ont été effectivement que des Véroles volantes ; cependant, sur leur assertion, les parens ont exposé de bonne foi, pendant d'autres épidémies, leurs enfans qui ont souvent contracté cette maladie dans de fâcheuses circonstances, & ont cru l'avoir une seconde fois, de même que les Médecins qui l'avoient si légérement décidé la première. De-là est venue cette opinion commune dans le monde, que plusieurs personnes ont plusieurs fois la petite Vérole, ce qui se réduiroit peut-être à zéro, si les cas étoient décidés avec toute la prudence, la capacité & l'attention requises pour en porter un jugement convenable & solide.

Nous avons traité préliminairement les généralités qui concernent la petite Vérole, pour n'être pas obligé d'interrompre l'Histoire que nous allons en donner. Elle sera renfermée dans un seul Chapitre, divisée en quatre tems. La Curation suivra immédiatement chaque partie de la maladie, afin qu'on ne soit pas obligé de revenir à ce qu'on aura lu pour l'y raporter.

Après vient un petit traité de la petite Vérole fausse ou volante, que nous nommons *Adultérine*, dont l'Histoire ne sera pas inutile, si elle aprend à ne pas la confondre & à la distinguer de la petite Vérole vraye.

Le troiſieme & dernier Chapitre, diviſé en cinq articles, expoſe la théorie, la pratique & les avantages de la petite Vérole artificielle, ou inoculée; nous finiſſons par quelques réflexions tirées de ſa nature, & par l'expoſition des faits preſentés dans une table.





PARALLELE DE LA PETITE VÉROLE *NATURELLE*, AVEC *L'ARTIFICIELLE, OU INOCULÉE.*

CHAPITRE PREMIER.

Histoire de la petite Vérole Naturelle avec sa Curation.



Armi les Médecins Modernes, Thomas *Sidenham*, qui écrivoit en Angleterre sur la fin du dernier siecle, est, sans contredit, celui qui nous a donné l'histoire la plus exacte de la petite Vérole, & la Méthode la plus utile à sa Curation. L'Illustre *Boerhaave*, qui a si bien mérité dans la Médecine, en fait un éloge accompli, en disant

de lui qu'il mérite d'être lû dix fois, & qu'il n'a presque rien à ajouter à ce qu'il a écrit sur cette maladie. Ces deux Savans Ecrivains ont observé que les épidémies de petite Vérole naissoient avec le Printems, croissoient pendant l'Eté, diminuoient en Automne, & finissoient avec l'Hyver, pour reprendre leurs cours dans le même ordre le Printems d'après, jusqu'à la fin de l'épidémie; De sorte que l'épidémie suit ordinairement le même cours que la maladie particuliere qui a sa naissance, son accroissement, son état, & sa déclinaison. Ils ont encore observé que plus l'épidémie est précoce & devance le Printems, plus aussi la maladie en général est violente & dangereuse. Ces généralités s'apliquent de même dans les cas particuliers; & l'on observe que plus l'éruption des boutons est prématurée, plus aussi la petite Vérole est confluente & fâcheuse. L'un & l'autre pensent qu'aucun âge, qu'aucun sexe n'en est exempt, s'il n'en a une fois payé le tribut; mais ils ne soupçonnent aucunement qu'on doive le faire plus d'une fois, preuve certaine que leur longue & nombreuse pratique ne leur a fourni aucun exemple de duplicité de cette maladie, que leur exactitude ne leur auroit pas permis de nous laisser ignorer. *Sidenham* en reconnoît une autre espèce, qu'il apelle adultérine, qui, selon lui, n'a aucun raport avec la petite Vérole vraye, & n'en exempte pas ceux qui ont été affectés de cette espèce bâtarde.

Une Maladie qui dans ces quatre tems

rassemble un nombre prodigieux de symptômes différens, la plûpart essentiels à chaque tems, ne sauroit gueres être renfermée dans les bornes étroites d'une définition. Nous serions donc fort redevables à Mr. *Gaulard*, Médecin de la petite écurie du Roi, d'avoir aplani cette difficulté ; si celle qu'il nous donne dans sa Lettre du 12 Janvier 1759, insérée dans le Mercure de France du mois de Fevrier suivant, exprimoit le caractère vrai & distinctif de cette maladie, & ne la confondoit point avec plusieurs autres maladies de la peau : Ce qu'il en dit, s'y rencontre à la vérité ; car on ne sauroit nier que *la petite Vérole ne soit une maladie de la peau, qui se manifeste par des pustules ou boutons qui paroissent d'abord au visage, ensuite à la poitrine ; & successivement couvrent les extrémités & toute la surface du corps, dans l'espace de deux ou trois fois vingt-quatre heures.*

Mais ce n'est pas-là un caractère particulier à la petite Vérole ; donner de cette maladie une définition qui ne lui accorde d'autre caractère distinctif que l'éruption graduée, comme il le répete plus bas, c'est induire à erreur, & vouloir précisément la faire confondre avec plusieurs autres maladies cutanées. Car premiérement, on ne peut la reconnoître véritablement, d'abord à son éruption, au jugement du grand *Sydenham*, qui nous assure dans la Section 3e. Chapitre 2e. (*a*) que

---

(*a*) Variolæ dictæ nunc erysipelatis ritu, nunc morbillorum erumpunt.

les petites Véroles ont une éruption quelquefois ſemblable à celle de l'Ereſipelle, d'autrefois à celle de la Rougeole. Secondement, on le peut encore moins par ſon éruption graduée, au témoignage du même Auteur, qui dans la Section 4e., Chapitre 5e., en décrivant la Rougeole, dit, de ſon éruption, (*b*) que de la face qu'elle occupe d'abord ſeule, elle ſe répand peu à peu ſur la poitrine, le ventre, les cuiſſes & les jambes. D'ailleurs, la définition de Mr. *Gaulard* ne peut s'apliquer qu'à une des quatre parties de la petite Vérole, c'eſt-à-dire, à l'éruption; elle eſt donc plus que manchotte, puiſque de quatre parties qui font ſon tout, elle n'en renferme génériquement qu'une ſeule.

Puiſdonc qu'on ne ſauroit donner une définition exacte & complette de la petite Vérole, qui n'excédât de beaucoup les bornes preſcrites à une définition, & qui ne la rendit preſque auſſi volumineuſe que ſon Hiſtoire, examinons-la en détail, & tâchons de la ſuivre dans l'ordre qu'elle obſerve depuis qu'elle eſt annoncée par ſes ſymptômes antécédens, juſqu'à ſa terminaiſon.

Cette maladie, comme nous avons déja dit, eſt épidémique & contagïeuſe; on la diviſe communément en confluente & en

(*b*) A facie quam primò ſolam occupant, ſenſim ad pectus ventremque, crura deindè ac tibias ſe diffundunt.

diſcrete ; ce qui n'établit point une différence eſſentielle entre les deux eſpèces qui ſont également vrayes petites Véroles, mais ſeulement dans l'intenſité, & la violence des ſymptômes, la multitude & l'entaſſement des boutons, & l'inégalité de danger qu'on court dans l'une & dans l'autre eſpèce.

PREMIER TEMS, L'EFFERVESCENCE, OU L'EBULLITION.

La petite Vérole diſcrete ſe montre quelquefois très-opoſée a elle-même, quant au nombre de boutons qui l'accompagnent, & ſemble par-là en préſenter deux eſpèces. Dans l'une, après avoir parcouru & viſité exactement le corps du Malade, à peine trouve-t'on quelques boutons qui en aſſurent l'exiſtence ; & dans l'autre, s'il ne falloit avoir égard qu'à leur nombre, on ne pourroit guères la diſtinguer de la confluente ; de ſorte qu'il n'y a que la disjonction des boutons qui puiſſe la faire jouir de la dénomination de diſcrete : L'une & l'autre eſt toujours annoncée par la laſſitude du corps, par la langueur & l'abattement des forces, par l'inappétence & le dédain des alimens, par les nauſées & les efforts pour vomir, par la terreur dans le ſommeil, l'inquiétude & l'interruption qui l'accompagnent, par la toux & un mal aiſe général que le Malade ſent mieux qu'on ne ſauroit le définir. Ces premiers ſignes avant-coureurs, toujours fort équivoques, & qui peuvent facilement en impoſer au plus habile Médecin & lui faire prendre l'échange, exiſtent quelquefois pendant pluſieurs jours & d'une maniere fort inégale, preſſant le Malade le ſoir & diſpa-

roissant le matin, & le mettent dans la plus grande perplexité sur la conduite qu'il doit tenir. Dans cet état de doute & d'incertitude fâcheux pour le Médecin, les Parens & le Malade, il doit être livré aux soins de la nature, qui manifestera bientôt le grand ouvrage dont elle est occupée, par des frissons plus ou moins grands, par des horripilations qui seront bientôt suivies d'une chaleur excessive, d'une soif immodérée, & d'une fievre aigue. Une douleur lancinante à la tête, aux lombes & au dos, se fait alors sentir; les yeux deviennent étincelans, toutes les parties placées sous la region du cœur souffrent violemment; l'envie de vomir augmente, & le vomissement la suit de près; le Malade, s'il est adulte, a beaucoup de penchant à la sueur, ce qui n'arrive pas ordinairement aux enfans qui tombent plus familierement dans l'assoupissement, & souffrent quelquefois de violens paroxismes d'épilepsie, sujet ordinaire de terreur pour les Assistants, & à propos desquels il est bon d'observer ici, que si ces accidens épiléptiques ne sont pas occasionnés par la dentition, on peut pronostiquer que la petite Vérole ne tardera pas de paroître, & que le plus souvent elle ne sera ni confluente, ni maligne.

Quoique ce soit-là la maniere la plus générale dont s'annonce la petite Vérole discrete; il est cependant des personnes qui ont le sang si foible, si doux & si bien disposé à recevoir cette maladie, que la coction & la séparation de la matiere varioleuse se fait

chez

chez elles preſque ſans tumulte & avec le plus legeres indiſpoſitions.

Ce premier tems de la petite Vérole, qu'on apelle *ébullition* ou *efferveſcence*, ſans laquelle la ſéparation de la matiere varioleuſe ne peut ſe faire, au jugement de tous les Ecrivains en Médecine, (n'en déplaiſe à Mr. Gaulard, qui, dans la Lettre déja citée, prétend n'être pas eſſentielle à cette maladie & n'en faire point partie) eſt celui qui demande le plus d'attention, de ſoins & de ſecours de la part du Médecin, & celui cependant auquel ordinairement on en aporte le moins, par l'abus où l'on eſt aſſez généralement de livrer le traitement de cette maladie à qui veut bien s'en charger, ſans en excepter les femeletes. C'eſt un état d'inflammation qui a tant d'affinité & de reſſemblance avec pluſieurs autres maladies inflammatoires, qu'on peut facilement la confondre avec une autre de même genre, ſurtout dans la naiſſance d'une épidémie. C'eſt un état dans lequel tout aiguillon inflammatoire quelconque, peut produire la même vélocité dans la maſſe des humeurs, la même irrégularité dans les vibrations des ſolides, que le venin varioleux lui-même. C'eſt donc à cet état d'inflammation qu'il faut pourvoir de bonne heure, pour empêcher que toute la maſſe ne contracte un état phlogiſtique, capable de produire les plus grands déſordres pendant tout le cours de la maladie.

Et pour qu'on ne diſe pas que nous avançons *gratis*, que ce premier tems *d'ébullition*

ou *d'effervescence* met peu à peu le sang dans un état absolument phlogistique, soit par la violence & la causticité du venin que l'épidémie ou la contagion introduisent dans le sang, soit par le traitement trop chaud que l'on fait communément à cette maladie; on n'a qu'à s'en assurer par l'inspection du sang tiré au Malade au commencement de l'ébullition, tems auquel il est encore vermeil & semblable à celui d'une personne saine, ou après quelques jours d'effervescence, qu'il est devenu coëneux & d'autant plus semblable à celui d'un pleurétique, que l'ébullition a commencé depuis plus de jours & a été plus violente.

Par ce que nous venons de dire, & par ce qui sera ajouté plus bas, il paroit que le virus varioleux est d'une nature acre, inflammatoire, caustique, tendant à dissoudre la texture du sang & le portant vers la putréfaction. De-là viennent la douleur, la chaleur, la rougeur, la tension, l'enflure, la corrosion, l'exulcération des parties, la dissolution & la corruption du sang que ce venin produit en différens tems & à différens degrès.

Ce premier état de la maladie, presente deux indications à remplir; l'une qui seroit d'emporter ce venin varioleux, qui produit seul tout le désordre dans la masse des humeurs, & d'employer en conséquence un spécifique puissant, capable de le détruire & de rétablir le calme dans les liqueurs; tel qu'on l'a trouvé pour les maladies Véné-

riennes, pour les Fievres Intermitentes, pour la Dissenterie &c. & tel que le Grand *Boerhaave* fait espérer qu'on pourra le trouver un jour dans quelque préparation antimoniale ou Mercurielle; l'autre de réprimer la violence de l'inflammation, & écarter, en la tempérant, les maux dont elle menace & qu'elle traîne toujours à sa suite. Mais en attendant que quelque génie plus heureux puisse faire cette précieuse découverte, capable de satisfaire à la première indication; remplissons la seconde par une Méthode Antiphlogistique, seule convenable à ce premier tems, quoiqu'en dise le vulgaire, faussement prévenu pour une Méthode chaude & diamétralement oposée à la nature du mal.

Sans craindre donc de heurter le préjugé contraire, dès que les premiers symptômes annonceront la petite Vérole, le Malade demeurera levé dans sa chambre, sans s'exposer à l'air extérieur, & rendra celui de son apartement tempéré; il sera habillé tout comme dans l'état de santé, jusques à ce que le froid fébrile s'empare de son corps; alors on le couchera dans son lit, où on le couvrira avec les mêmes couvertures dont il usoit avant sa maladie; dès qu'il y sera bien réchauffé dans toutes les parties de son corps, on lui fera une saignée au bras, plus ou moins grande, selon son âge, ses forces, la saison, son état plethorique & la violence des symptômes, surtout de la fievre, qui indiquera le degré d'inflammation qu'il y aura

dans le ſang. Après cette première opération & la plus eſſentielle, on déſemplira les inteſtins par le ſecours d'un ou de pluſieurs lavemens émolliens; on fera, avec des éponges, des lotions & des fomentations émollientes à la peau; on uſera fréquemment de gargariſmes d'une décoction de même nature, pour donner à toutes les parties le plus grand relâchement poſſible: Si on a des ſignes qui indiquent de la pourriture & de mauvais ſucs croupiſſans dans l'eſtomac, on fera prendre au Malade une potion ſimplement purgative, ou éguiſée de quelques grains de Tartre ſtybié; après avoir employé tous ces ſecours, ſi l'éruption ne ſe fait pas encore, & qué par la véhémence de la fievre & des autres ſymptômes, on ſoupçonne que l'état du ſang trop violemment phlogiſtique menace d'enflammer toute la maſſe, & empêche la ſéparation de la portion varioleuſe; on peut ſans crainte réitérer la ſaignée au bras ou au pied, ſelon que le ſang paroît ſe porter avec trop d'abondance & d'impétuoſité vers les parties ſupérieures. L'effet de cette ſaignée ſera parfaitement ſoutenu par des pediluves, des demi bains, des lotions aux bras & aux mains, faites avec d'eau pure & tiede, ou avec des décoctions de plantes émollientes, ſurtout ſi le Malade a des mouvemens convulſifs & épileptiques: On a vû ſouvent, après l'uſage de tels remedes, le mouvement impétueux du ſang s'apaiſer, & l'éruption ſe faire tout à coup ſans trop de tumulte ni de confluence.

La diete eſt une des parties des plus eſſentielles à obſerver dans cette maladie ; on doit en bannir très-ſoigneuſement, dans ce premier tems, l'uſage du Vin & de toutes les liqueurs fortes & ſpiritueuſes. On en comprend facilement la raiſon, s'agiſſant d'une maladie inflammatoire ; par-là même, on doit ſentir combien les remedes cordiaux, dont on abuſe ſi fort dans le commencement de cette maladie, ſous le ridicule prétexte de faciliter une prompte éruption, ſont infiniment plus nuiſibles au Malade, que ne le ſauroit être l'interdiction de tout ſecours, puiſque l'un prête de nouvelles forces à un mal déja trop fougueux, trop impétueux, & ôte tout eſpoir de remédier à celui qu'il y ajoute ; & que l'autre, par l'abattement où il met le Malade, tempere néceſſairement l'impétuoſité du mal, & met la nature en regle & en voye de finir ſon ouvrage avec plus de modération: C'eſt ce que l'on voit arriver aſſez ordinairement chez le petit peuple, qui, par miſere & par beſoin, habite des apartemens aſſez mal fermés, peu réchauffés ; ne ſe met pas d'abord dans le lit, y demeure peu couvert, & ne voit pas ſurtout arriver chez lui ces fameuſes potions cordiales, ſi meurtrieres dans ce premier tems ; qui livre, au contraire, ſes Malades au ſoin de la nature, aidée du ſecours que la miſere lui fournit ; auſſi jouit-il, plus communément que le riche, de l'avantage d'avoir chez lui des petites Véroles diſcretes & bénignes.

On doit donc, dans ce premier tems, duquel dépend tout le succès de la maladie, éviter soigneusement que l'*ébullition* ne se fasse avec trop de violence, soit par le volume des couvertures, soit par la chaleur de l'apartement, soit par l'usage des médicamens chauds; surtout si le Malade est jeune & vigoureux, s'il est pris de la maladie au Printems ou en Eté, après une débauche, une colere, ou quelque exercice violent; car alors la séparation de la matiere varioleuse, au lieu de se faire lentement dans l'espace requis de quatre jours, & de devenir parfaite, se faisant avec trop de précipitation, ou ne sera pas entiere & laissera dans le sang une portion capable de produire des dépôts dans quelque viscere, ou s'assimilant une plus grande portion du sang, produira une secrétion beaucoup plus abondante & prématurée, & par une suite nécessaire, une Vérole plus confluente & plus fâcheuse. Qu'on prenne là-dessus l'expérience pour témoin, elle n'a jamais vû périr personne dans la petite Vérole à cause de l'éruption trop tardive, au lieu qu'on en voit tous les jours des milliers succomber au trop grand empressement qu'on a de hâter l'expulsion des boutons par l'action des remedes chauds.

Reprenons maintenant notre diete, elle doit être tenue; il faut en éloigner l'usage des bouillons à la viande, & leur substituer des décoctions de différentes semences farineuses, telles que le Ris, l'Orge, l'Avoine.

On peut accorder quelques pommes cuites, ſans ſucre & ſans pain; une telle nourriture, ſurtout dans le Pays où j'écris, eſt également incapable de trop rafraîchir le Malade, d'exciter en lui trop de chaleur, de fournir de mauvais ſucs à ſon eſtomac, ou le fatiguer par le travail de la digeſtion: La boiſſon ſera délayante & legérement acidulée avec un peu de ſel de Nître, ou quelques gouttes de ſuc de Limon.

Mais tout comme il eſt très-inconſéquent & très-pernicieux au Malade d'uſer d'un regime trop chaud & d'éguillonner l'*efferveſcence* par l'adminiſtration des remedes cordiaux, de même il eſt très-dangereux de ſuprimer l'*ébullition* & d'abatre le ton du ſang par l'abus des ſaignées, des lavemens, des potions purgatives ou émétiques, par les fomentations, les lotions, les gargariſmes, les boiſſons trop rafraîchiſſantes, & par l'impreſſion d'un air trop froid. Il y a un juſte milieu qui doit toujours ſervir de regle à un Médecin ſage & prudent, & qui dépend du plus ou du moins de violence des ſymptômes, du plus ou du moins d'embarras que la nature rencontre à ſéparer le virus varioleux & le renvoyer aux ſurfaces, car il eſt de petites Véroles ſi bénignes, qu'elles n'exigent preſque aucun ſoin du Médecin, & dans leſquelles la nature fait ſeule tout l'ouvrage, ſans embarras & ſans tumulte, pourvu qu'on n'aye pas l'imprudence de la troubler dans ſon opération; mais j'aſſure que tout étant égal, un regime & des mé-

dicamens trop chauds nuisent infiniment plus dans le traitement de cette maladie, que la Méthode contraire.

La petite Vérole confluente s'annonce de la même manière, & par les mêmes signes que la discrete. Elles ne différent que dans l'intensité & la violence qui est beaucoup plus grande dans celle-ci que dans celle-là, & qui fait conjecturer par ses symptômes véhémens à un Médecin expérimenté, qu'elle sera confluente. Ce qu'on y remarque ordinairement de plus, est une chaleur brulante & séche, & une diarrhée qui précede souvent l'éruption, & continue un ou deux jours après qu'elle est faite. C'est dans celle-ci principalement qu'on doit bien prendre garde de ne commettre aucune faute dans le regime, & regarder tous les cordiaux & les boissons chaudes comme des poisons. La diete sera donc encore plus tenue qu'il n'a été dit ci-dessus. Les lavemens, les fomentations, les lotions, les gargarismes plus fréquens, & les boissons plus rafraichissantes. On fera boire au Malade plusieurs fois le jour une prise de petit lait bien clarifié & légérement acidulé, pour moderer le mouvement du sang, & retarder autant qu'il sera possible l'éruption (qui se fait le plus souvent dans cette espéce le second ou le troisième jour) à quoi l'air temperé de l'apartement du Malade, & le petit volume de ses couvertures contribueront beaucoup.

SECOND TEMS. L'ERUPTION.

Le quatrième jour de l'invasion de la fievre est ordinairement celui auquel l'éruption

de la petite Vérole discrete commence à se faire. Quelquefois elle excede ce jour, trés-rarement elle le prévient. Les symptomes qui jusques-là avoient fatigué le Malade, diminuent considérablement, (si l'on en excepte la douleur de la gorge & l'enchiffrenement du nez qui commencent alors de l'incommoder) & l'éruption continuant de se faire pendant deux ou trois jours, ils cessent quelquefois si parfaitement, que le Malade dans cet état se croiroit délivré de tout mal, si la sueur qui le fatigue jusqu'à la parfaite maturité des Boutons, s'il est adulte, cessoit avec eux. L'ordre qu'elle observe en sortant, est de commencer par la face, le col ou la poitrine, pour se répandre ensuite par tout le reste du Corps. Elle ne présente d'abord que de petites tâches rouges semblables à des morsures de Puces, ayant sur le milieu une très-petite vesicule, moindre que la tête d'une petite épingle, dont on ne peut s'assurer que par le tact.

L'éruption de la petite Vérole confluente se fait toujours plus promptement. Elle n'attend jamais le quatrième jour de la fievre. Le second & le troisième la manifestent pour l'ordinaire; & plus elle dévance le quatriéme, plus aussi elle est confluente & de mauvais génie. Souvent elle est accompagnée & rétardée dans son éruption par quelques douleurs symptomatiques de Nephritie, de Pleuresie, de Rhumatisme &c. ce qui annonce toujours une Vérole des plus confluentes & des plus dangereuses.

Cette espéce de Vérole a une éruption quelquefois semblable à celle de l'Eresipelle, quelquefois à celle de la Rougeole. On ne voit d'abord à la face qu'une rougeur universelle avec une aspérité que l'œil ne découvre point, & dont le tact peut à peine juger; de sorte qu'il est très-difficile de la reconnoitre dans cet état.

Dans la première espèce les boutons sont distincts & séparés les uns des autres. Leur circonférence est assez grande, ils s'élévent sphériquement, & acquierent quelquefois le volume d'un petit pois. Un cercle rouge entoure leur baze, dont la couleur ne se perd qu'après la parfaite maturité des boutons. A mesure qu'on avance vers le huitième jour qui est ordinairement le tems auquel se fait la supuration, la portion de la peau intermédiaire aux boutons, acquiert de jour en jour une couleur plus altérée approchant du rouge des Roses, qui annonce l'inflammation qu'elle commence de souffrir.

Dans la seconde espèce, les boutons en plusieurs endroits, surtout à la face, d'un très-grand nombre n'en composent qu'un seul, s'entre-mêlent les uns dans les autres, & ne paroissent d'abord former qu'une vessie rougeâtre dont le visage est entierement couvert. On voit ensuite paroitre une espèce de pellicule blanchâtre colée sur la face, qui s'eleve peu & lentement sur elle, que l'œil découvre difficilement & dont le doigt sent à peine l'aspérité; dès-lors la face s'é-

tend, s'enflamme, & enfle considérablement de jour en jour ; la douleur se fait sentir vivement à la gorge, l'enchiffrenement du nez laisse à peine entrer l'air par les narines, la douleur de la tête & la fievre, ne donnent au Malade qu'un certain relâche, mais ne l'abandonnent pas entierement, comme il arrive dans la discrete.

TROISIEME TEMS. LA SUPURATION

Vers le huitieme jour de l'invasion de la fievre, comme il a été dit ci-dessus, la peau qui étoit blanche, suivant sa couleur naturelle, dans les intervalles que les boutons n'occupent pas, commence à s'altérer, & acquiert par degrés une couleur rougeâtre, d'autant plus élevée que le nombre des boutons est plus grand, s'enflamme, se tend, & occasionne, par cette distraction des fibres, une douleur sensible au Malade. La fievre revient alors, la supuration se fait, les boutons s'élevent, l'inflammation & l'enflure augmentent de jour en jour; la distraction des fibres étant plus grande, la douleur le devient aussi ; la tuméfaction du visage & en particulier celle des paupieres devient quelquefois si considérable, que les yeux demeurant fermés, sont privés pendant plusieurs jours de la lumiere : Les mains & les doigts ne sont pas exemps de tuméfaction, leur enflure suit de près celle de la face ; à mesure que la supuration se fait, les boutons, qu'on peut à present apeller pustules, de rougeâtres qu'ils étoient, deviennent tous les jours plus blancs, acquierent plus de volume, & changent insensiblement leur

couleur blancheâtre en une autre tirant ſur le roux, & aprochant de celle du rayon de miel. Tel eſt le cours que décrit la petite Vérole diſcrete depuis que la ſupuration commence à ſe faire dans les boutons, & les différens degrés par leſquels ils paſſent dans leur accroiſſement & dans leur couleur juſqu'à leur parfaite mâturité; & tels ſont à peu près les ſimptômes qui les accompagnent pendant ce terme.

Mais ſi la petite Vérole eſt confluente, les choſes vont bien autrement; la fievre qui avoit donné quelque trêve ou quelque relâche, revient avec la même vivacité, & ſouvent avec plus de fureur qu'auparavant; les boutons croiſſent peu lentement, & ne s'élevent point; ils conſervent long-tems leur rougeur, blanchiſſent difficilement, & au lieu de changer la couleur blanche en une rouſſâtre, ils preſentent à leur ſummité une pointe noirâtre; le cercle dont leur baze eſt entourée, au lieu de conſerver ſa couleur rouge, la change en brune, & quelquefois en noire: On voit en pluſieurs endroits, au lieu de boutons purulens, de grandes veſſies ſemblables à celles que produiſent les brulures remplies d'une humeur ſanieuſe, verdâtre, criſtaline, ſereuſe, qui ſe déchirent facilement & preſentent une chair noirâtre & gangrenée; d'autres fois, les boutons au lieu de croître s'affaiſſent & diſparoiſſent tout-à-coup, ne laiſſant à leur place qu'une tâche violette, pourprée ou noirâtre, ſigne certain de putréfaction, & d'une mort ordinairement

rement prochaine. L'inflammation de la peau dans les intervalles des boutons, s'il y en a, lui donne une couleur d'un rouge foncé, accompagnée d'une chaleur & d'une tension violente & dolorifique; l'enflure suit de près, surtout à la face, elle devient quelquefois si considérable, que les Malades en sont monstrueux; aucun trait ne s'y distingue plus, les yeux en sont exactement fermés, souvent avant le huitieme jour: En conséquence de cette inflammation violente & de la tension de la peau, outre la chaleur & la douleur, qui en sont les compagnes inséparables, il doit y avoir une gêne dans la circulation & la transpiration cutanée; d'où il arrivera nécessairement, que les humeurs seront repoussées des surfaces vers le centre, & produiront aussi nécessairement, par leur acrimonie & leur causticité, un désordre insigne dans toutes les parties où elles refouleront. D'abord la fievre en sera augmentée par les obstructions des vaisseaux capillaires, & par les éguillons dont elles armeront le sang contre le cœur; si le cerveau & les meninges en sont attaqués, on aura à craindre des émoragies, des phrenésies, des délires, des convulsions, des létargies; celles qui se porteront à la gorge, causeront une douleur insuportable, & quelquefois une angine suffocatoire; toutes les glandes de la bouche & de son voisinage, occasionneront par leur engorgement, une salivation dont le moindre ravage sera peut-être d'y produire différens ulceres; les vaisseaux & les

glandes mesentériques, cherchant à se débarrasser de ce caustique fardeau, le feront peut-être par la diarrhée ou la Dysenterie, & les vaisseaux émulgens, par l'émission d'une urine sanguinolente ; si elles se portent vers la poitrine, elles exciteront des palpitations, des sincopes, des opressions violentes, dont la péripneumonie, l'émotphthysie, la pthysie, seront peut-être le terme affreux ; si c'est vers les parties musculeuses, elles y produiront des apostêmes, des charbons aux articulations, des tumeurs, des anchyloses ; la peau en sera quelquefois dévorée, & laissera les muscles & les os à découvert ; enfin, tel autre viscere, ou telle partie du corps qui soit la scene de ce refoulement, en representera l'affreuse Tragédie. Cet état horrible dure ordinairement trois ou quatre jours, quelquefois cinq ou six, après lesquels la supuration étant parfaite, & les boutons formant autant de petits abcès qui répandent une odeur puante, se rompent à leur summité, & passent à leur quatrieme & dernier tems, c'est-à-dire à l'exsiccation.

Quoique le plus grand & le plus exact Observateur, le divin *Hyppocrate* ait prononcé dans l'Aphorisme 19e. de la seconde section (*c*) *que les prognostics dans les maladies aigues ne sont jamais entierement certains*,

---

(*c*) Acutorum morborum non omninò tutæ sunt prædictiones, neque mortis, neque sanitatis.

tant ſur la mort que ſur la gueriſon; On peut cependant prédire en général l'évenement de la petite Vérole, rélativement aux conditions ſuivantes : La nature de l'épidemie regnante eſt la première régle du prognoſtic qu'on peut porter ſur cette maladie, tout comme dans toutes les autres maladies épidémiques; deſorte que ſi l'épidemie regnante eſt bénigne, malgré la confluence des boutons & la gravité des ſymptomes, on peut eſpérer que l'événement en général n'en ſera pas fâcheux. En particulier, ſi la fievre d'ébullition n'a pas été violente, ſi la matière varioleuſe s'eſt aſſimilée lentement, & dans l'eſpace de pluſieurs jours, enſorte que l'éruption ne ſe ſoit faite qu'au quatrième ou après lui ; ſi l'inflammation n'a pas été augmentée par le pernicieux uſage des cordiaux, ou par un régime trop chaud ; ſi le tempérament ſanguin & bilieux du Malade, ſes débauches précédentes, la force de l'âge & de ſa complexion; ſi la chaleur de la ſaiſon & celle qui eſt excitée par les paſſions de l'ame, n'ont pas concouru à augmenter l'effervеſcence des humeurs, le cours de la maladie ſe fera ſans trop de tumulte & de danger ; quant aux puſtules, plus le nombre en eſt grand, plus elles ſont entrelaſſées & concourent entre pluſieurs, à ne former qu'une ſeule & même puſtule ; plus leur volume eſt petit, moins elles ſont relevées & ſphériques, moins l'eſpace qui les ſépare eſt grand, plus auſſi il y a lieu de craindre que le refoulement de

la matiere purulente ne corrompe le sang, ne donne occasion à des fluxions aiguës, à des tumeurs sordides, & ne produise une fievre de pourriture, aussi longue & aussi dangereuse que la première maladie. La couleur des pustules & les parties du corps qu'elles occupent, annoncent également le sort qu'on doit attendre; si elles sont remplies d'un pus épais & blanc, qui se change petit à petit en avançant vers l'exsiccation en une couleur jaunâtre, à peu près ressemblante à celle du rayon de miel, l'événement en sera certainement heureux; si au contraire les boutons sont remplis d'une humeur séreuse, cristalline, verdâtre, sanieuse, noirâtre, ichoreuse ou gangreneuse, répandant une mauvaise odeur, il reste peu d'espoir & de tems à vivre au Malade. Les pustules qui au lieu d'avancer vers la maturité & l'exsiccation disparoissent, & laissent à leur place une tâche violette, pourprée ou noirâtre, supposent dans le sang une dissolution putrédineuse, ordinairement mortelle, tout comme les tâches de même nature qu'on découvre sur la peau dans les intervalles que les boutons n'occupent pas. Quant aux parties occupées par les pustules, la face est presque la seule qui serve de regle pour le plus ou le moins de danger qu'on court dans la petite Vérole; de sorte que les observations journalieres nous aprennent que sa confluence en cette partie entraîne toujours beaucoup de danger, quoiqu'elle soit discrete dans toutes les autres

parties du corps ; au lieu que ſi la face ne preſente que peu de boutons & de bonne qualité ; la multitude & la confluence qui ſe trouvent ailleurs , n'eſt pour l'ordinaire ſuivie d'aucun événement fâcheux : Après la face , les parties qui en ſont les plus voiſines , comme le col & la poitrine , ſervent de regle pour le pronoſtic , mais d'une maniere beaucoup moins préciſe.

Bien que dans l'eſpèce confluente, les puſtules de la face ſoient fort petites & plates ; on remarque cependant qu'elles acquierent plus de volume & d'élévation , à meſure qu'elles s'en éloignent davantage ; tellement que celles qui ſe trouvent aux extrémités des membres, ſemblent être d'une nature différente par raport à leur élévation & à leur volume. Cette obſervation conſtante me fournit une réflexion tirée de la nature du mal : Nous avons dit, en décrivant le premier tems de la petite Vérole, que plus la ſaiſon & le tempérament étoient ardens, l'âge & les paſſions bouillantes, le régime & les Médicamens chauds, plus auſſi la fievre d'*ébullition* étoit violente, & l'éruption précoſſe & confluente. Nous avons dit enſuite que l'éruption commençoit à ſe faire premierement au viſage, enſuite au col & à la poitrine, & après au reſte du corps & aux membres : Sur ce principe conſtaté par le fait, il doit arriver néceſſairement que les boutons ſoient moins confluens & par conſéquent d'un plus grand volume aux extrêmités. 1°. Parce que ces parties ſont plus éloi-

gnées du centre du mouvement & de la chaleur. 2°. Parce que le sang s'y porte avec moins d'abondance & d'impétuosité ; l'humeur varioleuse s'y rendra donc plus tard, moins abondamment, plus long-tems & mieux digérée ; elle aura moins d'ardeur & de causticité, & par cette raison, y supurera, blanchira & meurira mieux ; par la même raison, les pustules des extrêmités sécheront & s'encrouteront beaucoup plus tard, & non comme l'a faussement prétendu Mr. *Gaulard* dans la Lettre déja citée, parce qu'elles sont sorties plus tard ; car à raison de leur éruption, il ne devroit y avoir que la différence d'un ou de deux jours dans leur exsiccation, au lieu qu'elle n'arrive souvent que plus de huit jours après celle du visage, ce qui ne peut venir que de deux causes ; l'une sera le volume des pustules des extrêmités, ordinairement triple de celui de la face, & l'autre le plus grand éloignement du principe du mouvement & de la chaleur : Par la raison du contraire, le sang se portant plus abondamment & avec plus d'impétuosité vers la tête, le col & la poitrine, l'éruption s'y fera avec plus de confluence & de célérité, & y jouera un rôle plus tragique ; Cette réflexion me donne encore une fois occasion de faire observer combien le régime & les médicamens trop chauds sont dangereux dans les premiers tems de cette maladie, où l'on doit principalement modérer la chaleur du sang, la violence de la fievre & des autres symptômes, & retarder,

autant qu'il eſt poſſible, l'éruption juſqu'au quatrieme jour.

La petite Vérole a des jours critiques dans les deux eſpèces qu'il eſt très-eſſentiel au Médecin d'obſerver, & qui méritent toute ſon attention : Le huitieme jour dans la diſcrete (en comptant du moment de l'invaſion de la fievre) eſt ordinairement celui auquel pluſieurs ſimptômes irréguliers & ineſpérés concourent pour enlever le Malade. Dès les premiers jours de l'invaſion, les adultes, comme nous avons dit, ont beaucoup de penchant aux ſueurs, qui n'étant que ſimptomatiques, n'expriment que la difficulté de la nature à digérer le virus, & à le pouſſer du centre à la circonférence : Dans cet état, on croit ordinairement ne pouvoir faire mieux que de ſeconder les efforts de la nature à cet égard, & ſoutenir ou augmenter cette diſpoſition par le ſecours des cordiaux, avec le plus grand aplaudiſſement des aſſiſtans, fauſſement prévenus en faveur de cette méthode ; mais ſi l'on conſidere phyſiquement l'effet d'un tel remede, on ſentira parfaitement que la trop grande diſſipation que ces ſueurs violentes occaſionnent, enlevent aux boutons la matiere qui devoit leur ſervir de nourriture, former leur volume, aider leur accroiſſement, & produire au huitieme jour l'enflure du viſage : de ſorte que ces ſueurs épuiſées alors, ſont tout à-coup ſupprimées & ne peuvent ſe rétablir par le ſecours des cordiaux même les plus chauds & les plus actifs, d'où il arrive que la peau qui devoit

s'enflammer dans les intervales des pustules, se relâche & pâlit; la face n'enfle plus, les boutons demeurent rouges, ne croissent & ne s'élevent point; le Malade devient alors phrénétique, il se tourmente, il s'agite dans son lit & n'y trouve aucun repos; il rend fréquemment & en petite quantité une urine tenue, sans couleur & sans odeur, & périt dans quelques heures, après avoir donné aux assistans une fausse & trompeuse espérance fondée sur les abondantes sueurs arrachées dans les premiers jours par des médicamens trop chauds & malheureusement trop applaudis.

Dans l'espèce confluente, le onzieme jour est ordinairement celui qui voit périr le plus grand nombre de Malades; c'est en ce jour que le ptyalisme chez les adultes, & la diarrhée chez les enfans qui avoient fait jusqu'alors la sureté des uns & des autres, s'arrêtent de leur mouvement, & ont besoin d'être compensées par la continuation de l'enflure du visage, & l'augmentation de celle des mains & des bras; cette condition devient alors d'autant plus nécessaire, que les pustules sont plus petites à la face, moins élevées & plus entassées les unes sur les autres; pour que par cette diversion la portion du virus, que les boutons ne sauroient recevoir, ou contenir par leur trop petit volume, puisse être portée & reçue plus commodément dans les pustules des extrêmités, ordinairement plus dégagées, plus élevées & moins nombreuses, ou évacuée par la peau en forme de

tranſpiration ; que ſi ce ſecours (c'eſt-à-dire l'enflure du viſage & des mains) manque au onzieme jour de la maladie, ou ne ſe ſoutient pas encore quelques jours après lui, on n'aura que de ſignes trompeurs de convaleſcence, qui ſeront bientôt ſuivis d'une mort ineſpérée & prompte ; il arrive auſſi quelquefois au même jour, onzieme de la maladie, que la matière du ptyaliſme, qui juſques alors avoit été tenue, & que le Malade avoit craché avec aſſez de facilité, devenant épaiſſe, purulente & viſqueuſe, ſe détache difficilement & lui cauſe un ſentiment de ſuffocation ; dans cet état les boiſſons ſe précipitent dans la trachée artère, & n'en ſont rejettées que par une toux violente, revenant par les arriere-narines ; la voix eſt enrouée & preſque éteinte, le Malade tombe dans une eſpèce d'inſenſibilité qui eſt bientôt ſuivie d'un ſommeil létargique, de l'agonie & de la mort. On ne doit cependant pas conclure de cette regle générale, qu'on n'ait plus rien à craindre pour le Malade après ce jour critique, puiſque l'obſervation nous preſente pluſieurs cas de mort arrivée après le quatorzieme, & même après le dix-ſeptieme jour ; mais outre que ces cas ſont rares, ils ſont plutôt l'effet de la fievre ſecondaire putride, qui ſuit alors & ſuccede à la fievre varioleuſe, comme nous le dirons plus bas.

Dans les deux états que nous venons de décrire, les ſecours que l'on donne au Malade, ſont ordinairement de peu ou d'aucun effet ; il eſt pourtant très-eſſentiel de ſa-

voir ce qui peut, & qui malheureusement n'arrive que trop souvent dans ces deux jours critiques, dans l'une & dans l'autre espèce; afin que instruits par les malheurs précédens, on aprenne à surmonter les préjugés vulgaires, & que par une Méthode convenable à une maladie inflammatoire, telle que la petite Vérole, on prévienne dans son premier tems les inconvéniens qu'entraîne nécessairement après soi un traitement chaud, trop accrédité, & diamétralement oposé à la théorie de l'inflammation.

Cette salutaire méthode ayant été mise en usage au commencement de la maladie, la supuration se fera avec plus de facilité & de persévérance du côté de la nature. Du côté de l'art, s'il devient nécessaire, toute l'attention du Médecin doit se porter vers l'inflammation que suivent ordinairement les symptômes les plus affreux, & qui menace le Malade d'une dissolution gangreneuse le plus souvent indomptable & mortelle. Dans cette vûe on continuera la diete & le regime anti-phlogistique qui ont été prescrits ci-devant dans le premier tems de cette maladie. On ajoutera aux decoctions de différentes semences farineuses qui serviront de boisson & de nourriture, quelques gouttes d'esprit de Vitriol, dont l'âge du Malade, la saison, la violence de la fievre, & des autres symptômes détermineront la dose; ou si le Malade est nourri avec la decoction de différentes viandes, on préférera celles des jeunes animaux, comme Veaux, Poulets, &c.

en exprimant dans les decoctions le ſuc d'un ou de pluſieurs limons ſuivant leur quantité. Les lavemens émolliens fréquemment injectés & long-tems retenus, outre qu'ils tempéreront beaucoup l'ardeur & les inquiétudes du Malade, ne contribueront pas peu à rélâcher le ſiſtême fibreux & vaſculeux, & donneront par-là plus de facilité au virus varioleux de ſe porter vers les puſtules, & de ſoupleſſe à la peau pour ſe prêter à l'enflure des parties où elle devient alors ſi néceſſaire. Mais de tous les ſecours, celui qui eſt le plus indiqué, le plus propre à tempérer le trop grand mouvement du ſang, le plus capable de réprimer l'inflammation & d'en prévenir les ſuites fâcheuſes, eſt celui que l'on doit chercher dans l'uſage des anodins & des narcotiques. Pour en tirer tout l'avantage qu'ils peuvent procurer, nous conſeillons de les employer de bonne heure, c'eſt-à-dire d'abord que l'éruption ſera entierement finie. On commencera donc le ſixième ou le ſeptième jour, en comptant de celui de l'invaſion de la fievre, de donner tous les ſoirs au Malade, ſuivant ſon âge, une doſe de ſirop de Pavot blanc, ou pur, ou diſſous dans quelques cueillerées de ſa ptyſane ordinaire, pour lui ſervir de véhicule; ce qu'on continuera de faire dans la petite Vérole diſcréte, juſqu'après le dixiéme de l'invaſion; & dans la confluente, juſqu'à la convaleſcence. On obſervera attentivement la tranquillité que ce remede pourra donner au Malade pendant la nuit & pen-

dant le jour ; s'il ne produit pas un effet assez sensible ou d'assez longue durée, on en augmentera convenablement la dose. On la réiterera, s'il est nécessaire, deux fois dans les vingt-quatre heures, c'est-à-dire, le matin & le soir ; ou on lui substituera le Laudanum liquide de *Sidenham*, dont on donnera d'abord une seule prise le soir, ensuite deux, suivant l'exigence des cas. S'il arrive que le sang se portant avec impétuosité vers la tête, travaille avec trop de fureur le cerveau & ses meninges, & qu'en conséquence le Malade devienne phrénétique, on ne pourra se dispenser d'employer les anodins & les narcotiques à grandes doses & répétées plusieurs fois dans les vingt-quatre heures ; jusques à ce que par leur secours, l'inflammation de ces parties soit appaisée, & le Malade en sûreté. Les différentes hemorragies par le nez, l'uterus, l'anus & les voyes urinaires, & la sérosité sanieuse qui sort des pustules, supposent une grande acrimonie dans les humeurs, & une dissolution gangreneuse dans le sang, toujours de mauvais augure, & très-difficile à corriger. On doit dans ces differens cas recourir aux boissons rafraichissantes & acidulées ; & comme il en est peu qui soient plus propres, en calmant le trop grand mouvement du sang, à tempérer l'acrimonie des humeurs, que les potions laiteuses ; on doit alors recourir à l'usage du lait écrémé, ou coupé avec partie égale d'eau, ou mieux au petit lait clarifié, pour toute boisson & toute nourriture

nourriture, jusqu'à la cessation de ces symptômes destructeurs : la supression totale des urines, qui arrive quelquefois dans ce tems de la maladie, exige un secours que le préjugé proscrivant le Médecin, ose rarement proposer, & auquel les parens & les assistans consentent encore plus difficilement ; c'est d'habiller le Malade, de le lever pour quelques momens, & de l'aider à faire quelques tours de promenade dans sa chambre, afin que par le défaut d'aplication exacte à son corps des matelas & des couvertures, & par l'admission d'un air moins chaud dans le poumon, le sang du Malade se rafraichisse, & que les urines qui étoient retenues par la sécheresse, & le racornissement des vaisseaux & de la vessie, puisse couler avec plus de liberté & d'abondance ; sur la fin de ce tems, la salive, comme nous avons dit, devient quelquefois si épaisse & si visqueuse, que ne pouvant plus être expectorée, le Malade en est presque suffoqué ; dans ce cas, on doit lui seringuer fréquemment la gorge avec une décoction incisive & détersive ; le soir qui doit précéder la grande crise qui s'opere dans la nuit du onzieme jour de la Maladie, on peut apliquer à la nuque un épispastique assez grand & un peu âcre pour attirer extérieurement une portion des humeurs qui se portent trop abondamment vers la tête ; de même depuis le jour que la supuration a commencé de se faire, jusqu'à la fin de la maladie, il est utile, dans l'espèce confluente, d'apliquer aux plantes des pieds un

cataplaſme d'ail pilé, qu'on renouvelle tous les jours, pour attirer, par l'irritation qu'il cauſe aux fibrilles nerveuſes, une plus grande abondance d'humeurs vers les extrêmités inférieures, & faire, par-là, une diverſion utile à la tête & aux autres viſcères; s'il arrive après le huitieme jour, ſoit par quelque terreur, par l'impreſſion d'un air trop froid, par l'uſage de boiſſons trop rafraichiſſantes, peu proportionnées a l'eſpèce de petite Vérole, à l'âge, au tempérament du Malade ou à la ſaiſon, ſoit par une imprudence quelconque, que les puſtules au lieu de croître & de s'élever s'affaiſſent, & que la face & les mains qui avoient commencé d'enfler, ſe détuméfient tout à coup, ce ſera alors le cas de recourir aux potions cordiales, pour augmenter la force de la vie, & donner à la nature la vigueur dont elle manque, & qui lui eſt abſolument néceſſaire dans cette circonſtance, pour renvoyer aux ſurfaces le virus qui s'en étoit déplacé; mais on doit toujours conſulter la prudence dans l'uſage qu'on en fera, parce que s'il étoit immodéré ou trop long-tems continué, on auroit lieu de craindre que le ſang ne ſouffrit une nouvelle efferveſcence, plus dangereuſe que la premiere, à cauſe de la foibleſſe où il ſe trouve par l'ébullition qu'il a déja ſouffert.

Les yeux ne ſont pas un organe qui mérite moins d'attention de la part du Médecin; on employe communément pour les laver & les conſerver, un collyre fait avec l'eau

de Roſes & le Saffran oriental : Je conviens que ce remede eſt indiqué, & qu'il eſt capable, par la force & le ton qu'il donne aux fibres & aux membranes, tant de l'œil que des paupieres, de les deffendre contre un plus grand engorgement, & empêcher qu'ils ne ſe ferment exactement; j'en ai vû même ſouvent de bons effets, mais la lotion faite pluſieurs fois le jour, depuis le commencement de la ſupuration, avec du ſang de Pigeon que l'on fait couler tout chaud dans les yeux du Malade, eſt un préſervatif plus aſſuré, en excitant, par cette douce & ſpiritueuſe chaleur animale, dans leurs fibrilles membraneuſes & dans celle des paupieres des oſcillations qui en chaſſent les humeurs, & ne permettent preſque jamais des engorgemens capables de les fermer exactement pendant pluſieurs jours; de ſorte que je puis aſſurer d'avoir très-rarement employé ce collyre infructueuſement, quand il a été mis en uſage de bonne heure, & réïtéré fréquemment.

QUATRIEME TEMS, L'EXSICCATION.

Environ le onzieme jour après l'invaſion de la fievre, les puſtules de la face dans la Vérole diſcrete, étant parvenues à leur dernier degré d'accroiſſement & de mâturité, ſe rompent à leur ſummité, & preſentent à l'endroit où ſe fait la ſolution de continuité, une petite croute, d'une couleur rouſſe : La partie la plus tenue & la moins gluante du pus qu'elles contiennent, s'exhale, & celle qui a le plus de conſiſtence & de viſcoſité s'épaiſſiſſant de plus en plus, forme enfin

une croute de tout le volume qu'avoit le bouton, dont la couleur est d'autant plus rousse, que la petite Vérole a été plus bénigne; la fievre quitte alors le Malade & ne revient plus, l'inflammation de la peau diminue dans cette partie; la couleur de roses qu'elle avoit acquis par degrés depuis environ le huitieme jour, se convertit aussi par gradation, en une plus pâle, & revient enfin à la naturelle: La circulation & la transpiration cutanées, se faisant avec plus de liberté au visage, la tuméfaction qu'il avoit souffert diminue; un sentiment de démangaison très-vif lui succede, & les pustules étant parfaitement encroutées & seches, tombent successivement, & disparoissent enfin vers le quinzieme ou le seizieme jour de l'invasion; l'enflure cependant & l'inflammation pérséverent encore pendant deux ou trois jours aux bras & aux mains, & les pustules qui occupent ces parties, de même que celles des extrêmités inférieures, demeurent fraiches & blanches souvent huit jours après, conservant encore le cercle rouge dont leur base est entourée, se rompent après ce terme par les différens mouvemens du Malade & les froissemens qu'elles souffrent, & répandent le pus qu'elles renferment; elles ont même quelquefois besoin d'être piquées avec une épingle pour hâter leur rupture & épancher la matière qui les a formées; il est rare qu'après la chute des croutes dans l'espèce discrete, la peau demeure creusée; si cela arrive, on ne s'en aperçoit pas d'a-

bord qu'elles ſont tombées ; mais il reſte immédiatement deſſous une eſpèce d'écaille ou de ſon, qui tombant quelques jours après, laiſſe voir de petites foſſes ſur la peau, triſtes reſtes d'une affreuſe maladie dont on porte les marques juſques dans le tombeau : Les puſtules au contraire, ſous leſquelles il ne reſte aucun creux, laiſſent en leur place une tâche de couleur pourprée ou violette qui s'efface & ſe perd enfin après quelques mois.

L'exſiccation dans l'eſpèce confluente, lorſque l'épidémie eſt bénigne, commence de ſe faire après le onzieme de l'invaſion, & continue avec ſuccès pendant trois ou quatre jours, à peu près de la même maniere que dans l'eſpèce diſcrete. La fievre cependant n'abandonne pas ſitôt le Malade ; il a le ſoir, pendant pluſieurs jours, un paroxiſme d'inquiétude qui eſt accompagnée d'un ſommeil peu tranquille, & ſouvent interrompu. Les croutes des puſtules ne preſentent point une couleur auſſi blonde ; elles ſont plus long-tems à ſe former, à ſécher, & à tomber ; & laiſſent ordinairement, après leur chute, des foſſes ſur la peau ; elles cauſent des démangeaiſons inſuportables au Malade, & entraînent toujours une convaleſcence fort longue & ſouvent tumultueuſe. Si l'épidémie eſt maligne, & qu'on ait employé dans le premier tems de la maladie un régime trop chaud & de remedes de même nature, les boutons, au lieu de puſtules remplies d'un pus blanc, bien cuit,

& propre à former des croutes rousses, ne presentent que des vesicules rougeâtres, qui ne contiennent, ou ne versent qu'une humeur sanieuse, verdâtre, ou céreuse, incapable de former aucune croute; que si elles en produisent quelqu'une, elle est toujours noirâtre & d'une nature gangréneuse, & ne se forme qu'au quatorzieme ou au dix-septieme jour. D'autres fois, ces vesicules ne pouvant s'encrouter, l'humeur sanieuse qui les remplit, s'échape par les déchirures que souffre l'épiderme, dont les lambeaux emportés laissent le dos, les épaules, les bras dépouillés & à découvert: Dans cet état, le Malade a beaucoup à souffrir par le contact & l'aplication des linges les plus souples & les plus fins. Les pustules, quelles qu'elles soient, se rident enfin; il se forme alors un creux dans leur milieu, elles séchent & excitent en tombant un sentiment mêlé de douleur & de demangeaison insuportable. Plus cet ouvrage tarde à se faire, plus la peau est percée de creux, de fosses & de cicatrices larges & profondes; ce qui arrive principalement à ceux qui, pendant la supuration & l'exsiccation, ont eu des pustules & des croutes verdâtres, ou noirâtres.

L'exsiccation étant entiérement finie, les uns sont attaqués de furoncles & de petits abscès qui ressemblent, par leur nombre, à une seconde petite Vérole, & qui sont accompagnés de douleur, de chaleur & de fievre; les autres souffrent une extrême foiblesse aux pieds & aux mains, ou un racour-

ciſſement dans les membres. Ceux-ci ſont attaqués d'ulcères vers les apophiſes des articulations, qui dégénerent quelquefois en fiſtules; ceux-là, de tumeurs dans les parties glanduleuſes, tant intérieures qu'extéreures, mais ſurtout dans les glandes du col, qui deviennent très-volumineuſes, dures & renitentes, qui ſe reſolvent quelquefois, d'autres fois s'abſcedent, produiſent des ulcères, & laiſſent des cicatrices très-déſagréables à voir. Quelques-uns deviennent épiphoriques, ſujets à un écoulement de larmes continuel, ayant les yeux & les bords des paupieres rouges & douloureux, pouvant à peine ſuporter la lumiere. En conſéquence de ce larmoyement & de l'inflammation que ſouffrent dans cet état les membranes des yeux, il arrive ſouvent que la vûe en devient trouble, & qu'il ſe forme des tâches dans la cornée, qui peu-à-peu couvrent la prunelle, & privent entiérement le Malade de la vûe. Il en eſt d'autres qui, pour avoir uſé, pendant la maladie & la convaleſcence, d'une nourriture trop abondante, trop ſucculente, ou trop difficile à digérer; qui pour s'être levés trop tôt, ou s'être expoſés imprudemment au vent, à un air froid & humide, ſont ſaiſis de diarrhées, de vomiſſemens, dont les ſuites ſont ſouvent funeſtes. Quelques-uns par la trop grande diſſipation qu'ils ont ſouffert tombent dans la tabidité, ou par l'acrimonie qui reſte dans leurs humeurs, dans une pthyſie pulmonaire, dont le terme eſt toujours une

mort certaine, mais ſeulement un peu plus reculée ; pluſieurs enfin après l'exſiccation des puſtules, par le repompement & le mélange qui ſe fait dans le ſang d'une portion de la matiere purulente, que les glandes cutanées n'ont pu recevoir, encourent une fievre ſecondaire putride, ſuite de la premiere maladie, qui ſe termine tantôt le dix-ſeptieme, tantôt le vingt-unieme, quelquefois le vingt-huitieme jour après l'invaſion de la fievre varioleuſe, & que nous décrirons plus bas.

Les puſtules de la face, qui ſont les ſeules auxquelles on doive avoir égard dans la petite Vérole, étant entierement ſeches (ce qui arrive ordinairement dans l'eſpèce diſcrete, le onzieme ou le douzieme jour après l'invaſion) le Malade ſera purgé le treizieme ; le lendemain, il pourra changer ſes linges & ſe lever pour quelques momens, ſans s'expoſer au vent, ni à un air humide ou froid ; on rendra ſa nourriture un peu plus ſucculente & plus copieuſe, ce qu'on continuera de faire en augmentant tous les jours & par gradation, de quelque choſe, avec la prudence requiſe en pareil cas ; quelques jours après on repurgera le Malade ; on y reviendra une troiſieme fois, ſur la fin de la convaleſcence, avant qu'il ſorte de ſa maiſon. Comme les croutes, dans cette eſpèce, ne laiſſent après leur chute aucune foſſe, on n'apliquera au viſage aucun topique ; on laiſſera au tems le ſoin d'effacer peu-à-peu, & d'emporter enfin les tâches qui reſtent ſur la peau, plus ou moins de jours après la convaleſcence.

Dans l'eſpèce confluente, après le onzieme jour de l'invaſion, ſi les puſtules ne paroiſſent pas s'encrouter & ſecher, & qu'au contraire il arrive que l'épiderme étant emporté dans certaines parties, elles reſtent à découvert; on doit faire tous ſes efforts pour empêcher qu'il ne ſe faſſe une réſorbtion de la matière purulente & ſanieuſe dans les veines, & lui procurer, autant qu'il eſt poſſible, une iſſue extérieure. On employera, pour cet effet, des fomentations émollientes tiedes, qu'on apliquera avec des éponges ſur la peau, & qu'on réïtérera pluſieurs fois dans la journée; on uſera fréquemment de gargariſmes de même nature, ou ſi le Malade n'eſt pas en état de pouvoir le faire lui-même, on aura ſoin de lui injecter ces décoctions dans la bouche & dans le goſier. Les lavemens délayants & laxatifs, injectés tous les jours, & retenus le plus de tems qu'il ſera poſſible, rempliront efficacement la même indication; intérieurement on uſera d'une boiſſon chaude, cordiale, déterſive, legérement inciſive, & capable de réſiſter à la pourriture dont le ſang ſe trouve infecté, de laquelle on boira copieuſement. On nourrira le Malade avec des décoctions de viandes aſſaiſonnées avec du ſel & des ſucs acides; on lui accordera l'uſage du vin pur deux ou trois fois le jour, en des doſes convenables, & on n'omettra jamais les potions anodines ou narcotiques, pour tempérer ſes inquiétudes & ſes agitations, en calmant le trop grand mouvement du ſang.

Après avoir employé tous ces secours pendant quelques jours, pour empêcher que les rayons inflammatoires qui aiguillonnent encore le sang, ne se portent, avec trop de fougue & d'impétuosité, vers quelque partie extérieure ou dans quelque viscère, & ne s'y réunissent pour produire une fluxion ou une tumeur; on fera au Malade une saignée assez copieuse, & on s'apercevra que le sang, après s'être refroidi dans le vaisseau où il aura été reçu, deviendra coëneux & semblable à celui d'un pleurétique. Le lendemain de la saignée, le Malade sera purgé pour la premiere fois, & la Médecine sera réïtérée plus ou moins fréquemment dans sa convalescence, suivant les indications qu'il y en aura. Quant à la diete & au régime, dès que la fievre aura disparu, le Malade sera traité par degrés, à peu près de la même maniere que nous avons dit dans l'espèce discrete.

Après la parfaite exsiccation des pustules, si par une dépuration ultérieure qui se fait dans le sang, il se forme de petits abscès & des furoncles, des topiques emolliens détendront, relâcheront ces tumeurs, & donneront à la peau la souplesse nécessaire, pour que, par une solution de continuité naturelle, la matiere purulente qui s'y est formée trouve une issue extérieure, & alors des légers déterſifs suffiront pour procurer une bonne cicatrice. La foiblesse qui survient aux pieds & aux mains, & le racourcissement des membres, céderont facilement

aux bains domeſtiques tiedes, ou aux fomentations & aux lotions, avec les décoctions émollientes, pourvû qu'on les employe d'abord ; mais ſi l'on renvoye à le faire, & que le Malade ſoit cacochime, il pourra s'en enſuivre des ulcères vers les apophiſes des articulations, très-douloureux & de très-difficile curation. Les perſonnes d'un tempéramment ſpongieux, ſont plus ſujetes aux engorgemens qui ſe font dans les parties glanduleuſes, & ſurtout aux glandes du col ; s'il leur arrive de ſe tuméfier & de s'endurcir, les emplâtres émolliens & réſolutifs, ſont le topique qu'il convient de leur apliquer pour les diſſiper ; les aphthes de la bouche ſeront adoucies par le muſcilage des ſemences de Coin ; l'inflammation angineuſe ſera diſſipée par la ſaignée & le fréquent uſage d'un gargariſme fait avec l'eau de fleurs de Sureau, le rob de Meures, le Nitre & le Saffran ; la démangeaiſon, l'ardeur & la rougeur des yeux ſeront tempérés à l'aide d'un collyre fait avec le muſcilage des ſemences de Coin, l'eau de fleurs de Sureau & de Roſes, auxquelles on ajoutera un peu de Saffran & de Camphre ; les croutes qui demeurent endurcies dans les narines ſeront ramollies par un liniment d'huile d'Amandes douces, ou de ſemence de Lin ; & s'il reſte quelque ulcère aux parties molles qui ait réſiſté au traitement ordinaire, il cédera plus ſûrement à l'onguent de Céruſe camphré.

Enfin, pour conſerver la figure & prévenir, ſurtout en faveur du beau Sexe, les creux

profonds & les larges cicatrices dont le visage est souvent labouré & la beauté dégradée ; dès que les pustules de la face seront encroutées, sans attendre leur exacte exsiccation, on les ouvrira, avec la pointe d'un scalpel, dans la partie la plus déclive ; on les pressera legérement avec un linge à leur summité pour en exprimer l'humeur purulente ou sanieuse qu'elles renferment, de peur que par un trop long séjour cette humeur acrimonieuse ne dévore la substance & la téature de la peau, & qu'il n'en résulte des fosses larges & profondes, & des cicatrices d'une figure souvent si bisarre, que la régularité des traits en est non-seulement dérangée, mais l'expression du visage entierement changée. Après avoir ainsi exprimé l'humeur qui croupit sous les croutes, on les oindra avec un liniment composé avec la teinture de Tartre, l'essence de Myrrhe, l'huile d'Amandes douces & le Camphre ; quoiqu'on puisse compter sur l'efficacité du liniment que je viens de décrire, je puis assurer, avec vérité, après une expérience à moi peut-être particuliere & souvent réïtérée, que les pustules ayant été coupées de la maniere qu'il a été dit ; l'aplication d'une purée de lentilles dont je fais couvrir exactement la face du Malade une seule fois, à l'épaisseur d'environ deux livres, & qu'on laisse sécher dessus & tomber de son mouvement, a produit contre les creux & les cicatrices, un effet plus sûr qu'aucun autre topique que j'aye mis en usage en pareil cas.

Cependant

Cependant, malgré toutes les attentions & les ſecours que nous venons d'indiquer, comme il ne peut ſe faire que les petites Véroles confluentes & malignes ne laiſſent abſolument ſous les croutes des creux & des cicatrices plus ou moins grandes, plus ou moins nombreuſes; après qu'elles ſeront entierement tombées, pour aplanir ces foſſes & ces cicatrices, on les couvrira d'un onguent fait avec la graiſſe humaine, le blanc de Baleine, le ſucre de Saturne, le magiſtere de Biſmuth & l'huile de Tartre par défaillance.

La fievre qui ſurvient, ou qui continue dans l'eſpèce confluente après le onzieme ou le treizieme jour de l'invaſion, ne doit plus être réputée fievre varioleuſe, dont le véritable terme eſt l'exſiccation des puſtules. C'eſt une fievre ſecondaire putride, caractériſée par ſes ſignes propres. La portion purulente qui n'a pu être reçue dans les glandes cutanées, & qui a été reportée dans le ſang par l'abſorbtion des veines, lui donne l'eſſence & la nourriture. Cette humeur corrompue, acrimonieuſe & cauſtique, produiſant des obſtructions dans les viſceres & dans les vaiſſeaux capillaires, entretient une fievre aiguë, avec des redoublemens qui ſe font ſentir vivement tous les ſoirs. Les anxiétés, les agitations, les inſomnies l'accompagnent ordinairement. Les pulſations artérielles ſont plus ou moins fortes, mais toujours inégales; les urines rouges, épaiſſes,

troubles, mais ſans ſédiment. Le Malade reſpire difficilement; ſa bouche eſt pâteuſe & empeſtée; il ſouffre, toutes les fois qu'il boit, des renvois nidoreux. Toute la région abdominale eſt tendue, érétiſée & ſouvent douloureuſe. Le ventre eſt conſtipé, les vents retenus, la peau ſeche & brulante, la langue couverte d'une envelope mouſſeuſe & gluante, l'apétit & les forces ſont abattues, & le Malade tombe facilement en ſyncope par une ſituation perpendiculaire. Dans cet état de violence, ſans avoir égard aux puſtules qui ont trop de conſiſtence, & dont les croutes à demi ou entierement ſeches, ſont incapables d'abandonner les ſurfaces pour repaſſer dans les voyes intérieures, on ne doit avoir d'autre attention que de réprimer l'impétuoſité du ſang éguillonné par les miaſmes putrides, menaçans, tous les viſceres qu'ils parcourent, d'un embraſement deſtructeur. Pour cet effet, on fera d'abord au Malade une ſaignée au bras le moins enflé, & ſur lequel les puſtules ſeront moins confluentes, pour que la veine puiſſe être coupée avec plus de commodité & de ſûreté; & ſi les ſymptômes caractériſtiques de l'inflammation ne ſont pas ſuffiſamment tempérés par cette première ſaignée, on la réïtérera hardiment, & les forces du Malade ſeront la Regle de la quantité de ſang qu'on tirera. On remarquera que le ſang dans l'une & l'autre ſaignée, ſera coëneux, ſemblable à celui d'un Pleurétique, ou nageant dans une ſéroſité blancheâtre, telle que du petit lait

non clarifié. Après cette premiere opération, pour dégager les voyes inférieures des humeurs gluantes qui bouchent les petits orifices des vaiſſeaux excreteurs, & les empêchent de verſer leur tribut dans ce réſervoir général ; on injectera au Malade un ou pluſieurs lavemens laxatifs, dont l'effet facilitera le paſſage, & augmentera le ſuccès de la Médecine qu'on preſcrira pour le lendemain. Les jours ſuivans, on réïtérera une fois le jour les mêmes lavemens, & les potions purgatives juſqu'à trois & même quatre fois, en mettant entre elles les intervalles convenables. Mais comme un des ſecours les plus efficaces, & ſur lequel on doit le plus compter pour tempérer la férocité des humeurs, calmer l'impétuoſité du ſang, & modérer l'oſcillation des vaiſſeaux, eſt celui qu'on tire des anodins & des narcotiques ; on ne négligera pas de donner conſtamment au Malade tous les ſoirs une potion de cette nature, juſqu'à ce que la fievre ait été entiérement réprimée, & le ſommeil naturel rétabli.

La petite Vérole, traitée ſuivant la Méthode anti-phlogiſtique que nous venons de donner, & que nous oſons avancer être la ſeule convenable à une maladie d'une nature inflammatoire, ne fairoit pas, je penſe, à beaucoup près dans l'eſpèce humaine, les ravages, les dépopulations & les dégradations qu'on lui voit faire dans certaines épidémies ; mais comme peu de gens ſont à même de profiter des ſecours qui y ſont in-

diqués, ſoit par le défaut de Médecins habiles & expérimentés dans cette maladie, dont tous les pays ne ſont pas pourvus ; ſoit par l'uſage où l'on eſt dans les pays où le ſecours des bons Médecins ne manque pas, de ne les apeller qu'après le premier & quelquefois le ſecond tems de la maladie ; c'eſt-à dire, après qu'elle a été défigurée par le traitement ſouvent le plus opoſé à la nature du mal, & que malgré les ſoins & les ſecours les plus efficaces, ils ne peuvent être, pendant le reſte de la maladie, que les triſtes ſpectateurs d'une ſcène cruelle, dont les premieres opérations ameneront un dénouement tragique ;. ſoit par le mépris que l'on fait quelquefois des conſeils ſalutaires donnés par des Médecins éclairés, pour leur ſubſtituer des avis empyriques de quelques routiniers, ſouvent même des femelettes, auxquels on s'aplaudit ſecretement de donner la préférence, ſoit par le préjugé où l'on eſt, preſque généralement & de bonne foi, de traiter cette maladie avec des remedes chauds & un régime de même nature, ſurtout à ſon premier tems, dans l'idée funeſte d'aider & de hâter l'éruption ; ſoit parce qu'on eſt expoſé à contracter la maladie dans un âge avancé, où l'obſervation nous la montre plus dangereuſe, dans des lieux dépourvus de tout ſecours, dans les circonſtances qui l'aggravent : comme une groſſeſſe chez les femmes, la puberté imminente chez les filles, après une colere ou une débauche, avec un ſang ſouillé de quelque autre

vice

vice, pendant qu'il regne une autre épidémie, dont les miaſmes ont déja infecté ou infecteront le ſang du Malade dans le cours de ſa petite Vérole; de ſorte qu'il aura deux ennemis à combatre à la fois, pendant les chaleurs immodérées de l'Eté, où les froids exceſſifs de l'Hyver, & mille autres circonſtances que la prudence humaine ne ſauroit ni prévoir, ni éloigner, & qui rendent néceſſairement la maladie plus fâcheuſe. Il réſulte, de toutes ces circonſtances réunies qui ne permettent pas l'aplication d'une Méthode convenable, ou qui en énervent l'efficacité, que la petite Vérole emporte environ la ſeptieme partie de tous les hommes qu'elle attaque; & le nombre de ceux qu'elle dégrade ou dans leurs ſens, ou dans leurs membres, ou dans leur figure, ne lui eſt certainement pas inférieur. Pour parvenir à déterminer le nombre des perſonnes que cette cruelle maladie enleve à la Société, le Docteur Jurin a recueilli à Londres les épidémies qui ont regné pendant quarante ans, & le nombre des perſonnes qui pendant ce terme avoient été attaquées de la petite Vérole; & faiſant du tout une ſomme commune, il a vû que la ſeptieme partie de tous ceux qui en étoient attaqués, ſuccomboit ſous le poids de ſes coups. Il eſt vrai que dans une Ville immenſe, comme Londres, il ne paroît guères poſſible que ces collections ayent pû ſe faire avec une exactitude & une préciſion géométrique; ce n'eſt que ſur des à-peu-près qu'on a pu déterminer le degré de mortalité

de la petite Vérole ; il peut se faire encore que cette maladie fasse de plus grands ravages en Angleterre qu'en France, de maniere que ces calculs ne puissent point servir de regle pour notre pays ; c'est-pourquoi nous ne déterminons rien à cet égard, jusqu'à ce que nous soyons parvenus à nous procurer des listes exactes, recueillies par différens Médecins dans plusieurs petites Villes de notre Province, où cette opération peut se faire plus commodément ; dans lesquelles, en sommant le nombre des personnes qui auront subi cette Maladie pendant les épidémies de vingt années, nous pourrons démontrer le sort de cette maladie, & dans quelle proportion elle emporte les hommes, relativement aux différens âges. Cependant nous pouvons dire en général, que si la petite Vérole, dans quelques épidémies, est assez bénigne pour n'enlever pas la vingtieme partie de ceux qu'elle attaque, il en est d'autres aussi qui abolissent les familles entieres, & enlevent quelquefois la quatrieme partie de tous ceux qui en sont atteints. Cette ville en a fait la triste expérience dans la cruelle épidémie de 1756, qui lui enleva plusieurs milliers de Citoyens.

Tel est le sort de la petite Vérole naturelle, & tel il sera toujours pour ceux qui ne tâcheront pas de la prévenir, en employant l'heureuse méthode connue sous le nom d'*Inoculation*, dont la Providence l'a permis la découverte pour le bien de l'Humanité. Nous l'exposerons ingénument, telle

que nos expériences nous l'ont fait connoître, après avoir donné l'histoire abregée d'une autre espèce de petite Vérole fausse, volante, folle ou bâtarde, qui ayant quelque raport avec la vraye, induit souvent à erreur ceux que l'étude & l'exercice de la Médecine n'éclairent pas dans leurs observations & les jugemens qu'ils portent sur cette maladie.

CHAPITRE II.

DE LA PETITE VE'ROLE *Volante, Folle ou Adultérine.*

UNE maladie cutanée, qui ne regne jamais seule; qui accompagne sporadiquement les épidémies de petite Vérole, qui s'annonce par des signes antécédens & par une éruption à peu près semblable à la sienne, & qui n'a jamais été décrite par aucun Ecrivain en Médecine, peut facilement en imposer à bien de personnes qui s'ingérent dans l'Art de guérir, leur faire prendre l'échange sur la nature de cette maladie, & leur persuader, de bonne foi, que c'est la petite Vérole vraye. Cette erreur est d'autant plus familiere, que cette espèce de Vérole étant toujours discrete & bénigne, les Médecins, à qui seuls il conviendroit de la décider, n'y sont jamais, ou très-rarement apellés. On sent facilement les inconvéniens

qui résultent d'une telle erreur, & les dangers auxquels s'exposent, de bonne foi, & dans une fausse sécurité, tous ceux à qui on a malheureusement persuadé d'avoir payé, par cette maladie, le tribut que tous les hommes, à un petit nombre près, doivent une fois en leur vie à la petite Vérole. Pour obvier aux fâcheux inconvéniens qui résultent de cette erreur, trop souvent réïtérée; j'ai cru de rendre un service important au Public, en donnant d'après mes observations plusieurs fois répétées avec l'attention & l'exactitude dont je puis être capable; l'Histoire de cette espèce de petite Vérole, qu'on apelle ordinairement folle, fausse, volante, & que je nommerai *Adultérine*, avec le grand *Sidenham*.

Cette Maladie ne forme jamais seule une épidémie, c'est-pourquoi elle n'a point de saison déterminée qui lui donne naissance, comme la petite Vérole vraye, la Rougeole & autres maladies épidémiques; mais lorsque les épidémies de la petite Vérole sont établies, on la voit infecter quelques personnes, & en plus grand nombre dans ces Provinces Méridionales, que dans celles du Nord. Elle attaque indifféremment les deux Sexes; mais à l'égard des âges, elle se restreint ordinairement à l'enfance. Les adultes n'en sont que très-rarement atteints. Elle prélude moins long-tems que la vraye, & après un ou deux jours, tout au plus, de langueur, d'inquietude, d'inappétence & d'assoupissement, elle annonce son éruption

prochaine par des nauſées qui ſont quelquefois ſuivies de vomiſſemens peu fréquens & de courte durée. Une petite fievre qui n'oblige pas toujours le jeune Malade de ſe mettre au lit, précédée de quelques friſſons, ſurvient alors, & dure plus ou moins, environ vingt-quatre heures. Elle n'eſt jamais accompagnée de convulſions ſi familieres aux enfans dans l'eſpèce vraye; mais ſeulement d'une legére douleur à la tête, d'un peu de chaleur & de ſéchereſſe à la peau, & d'une legere altération. Sur le déclin de la fievre, la peau ſe relâche, elle acquiert un peu plus de moiteur & plus de ſoupleſſe, à la faveur de laquelle l'éruption commence à ſe faire, & ſe termine dans l'eſpace, tout au plus, de vingt-quatre heures. On ne remarque, dans cette eſpèce, aucune gradation dans l'éruption; elle commence indifféremment par la face, le corps & les membres, ou pour mieux dire, elle ſe fait preſque tout à la fois ſur toutes les parties du corps, indiſtinctement. Dès que la nature a pouſſé ſon fardeau du centre à la circonférence, la fievre & les petits ſimptômes qui l'accompagnoient, ceſſent entierement & ne reviennent plus. Cette eſpèce eſt ordinairement diſcrete. Quelquefois les boutons ſont aſſez nombreux, mais ils ſont toujours diſtincts & ſéparés les uns des autres, & par conſéquent ſans confluence. Les piqueures qui les repreſentent en ſortant, ſont d'un rouge plus clair que celles de la petite vérole vraye, moins étendues, & portent à leur ſummité

une veſicule plus remarquable, dont l'œil s'aperçoit facilement ſans le ſecours du tact. Le progrès de ces boutons eſt beaucoup plus rapide ; dans trois jours ils acquierent leur plus grand volume, qui excedent fort ſouvent celui des puſtules vrayes dans leur mâturité, ſurtout lorſqu'elles ſont confluentes. J'en ai vû ſouvent de grands, à peu près, comme des petits pois. J'ai un cas par devers moi, dans lequel ces boutons ont cru pendant cinq jours. Leur baſe eſt entourée d'un petit cercle rougeâtre qui s'efface peu-à-peu, & diſparoît ordinairement avant que les boutons ſoient parvenus à leur dernier degré d'accroiſſement & à leur maturité. Ils ne perdent rien, en croiſſant, de la tranſparence qu'ils ont eu dès leur naiſſance ; ils n'acquierent qu'un plus grand volume, & une plus grande quantité d'une humeur qui eſt toujours ſéreuſe, limpide & criſtalline. Elle ne devient jamais ni ſanieuſe ni purulente ; la veſſie qui la renferme eſt d'une figure ſphérique fort relevée, conſerve aſſez de ton pour pouvoir, en quelque ſorte, éjaculer l'humeur, & non pas la répandre lorſqu'elle eſt piquée avec une épingle. Les plus grandes veſicules, dans leur état, reſſemblent aſſez bien à celles que produiſent les brulures. Quelques nombreux que puiſſent être ces boutons, la peau ne s'enflamme jamais dans les intervalles ; il ne ſurvient aucune enflure ni à la face, ni aux bras ; le nez, la gorge & les yeux ſont toujours libres & ouverts. Trois jours après l'éruption, quel-

quefois, mais rarement plus tard; ces boutons qu'on ne ſauroit apeller puſtules, parce qu'ils ne produiſent jamais aucune ſupuration ni vraye, ni aparente, mais ſimplement veſicules, s'affaiſſent quelquefois lentement & peu-à-peu dans l'eſpace de deux ou trois jours, & ſe reſolvent entiérement ſans ſe rompre & ſans former aucune croute; d'autres fois ils ſe rompent à leur ſummité, épanchent la plus grande partie de leur ſéroſité, & forment une petite croute mince & rougeâtre, dont le volume eſt deux fois moindre que celui qu'avoit eu la veſicule dans ſon état. Elle ſeche ſans cauſer ni douleur ni demangeaiſon au Malade. Cette petite croute ne tombe que pluſieurs jours après qu'elle s'eſt formée, ſouvent plus tard que les croutes de la petite Vérole vraye. Après ſa chûte elle laiſſe ordinairement la place qu'elle occupoit, marquée d'une tâche violette, qui s'efface beaucoup plutôt que les tâches de l'eſpèce vraye; mais il lui arrive quelquefois, tout comme dans celle-la, de creuſer la peau, piege dangereux pour le Malade, pour les Aſſiſtans, & pour les perſonnes employées dans l'art de guérir, qui ne ſont pas expérimentées dans cette eſpèce, qui leur perſuade facilement, par cet endroit, que la Maladie eſt vraye petite Vérole.

Le virus qui produit cette eſpèce de petite Vérole *Adultérine*, n'eſt certainement pas d'une nature bien cauſtique & acrimonieuſe, capable de mettre le ſang dans un état

phlogiſtique, puiſqu'il ne produit qu'une fievre legere, une chaleur & une douleur modérée, qu'elle eſt exempte de mouvemens convulſifs, qu'elle n'enflâme ni la peau, ni les muſcles, ni les viſcères, & qu'elle n'eſt ſuivie d'aucune ſupuration. Auſſi ne faît-il courir aucun danger aux perſonnes qu'il attaque. Nous n'avons aucun exemple par devers nous, & nous n'avons jamais apris d'ailleurs, que cette maladie ait non-ſeulement eu quelque évènement fâcheux qui ſe ſoit terminé à la mort, mais même qu'on y ait rencontré quelque cas douteux qui ait fait craindre pour les jours du Malade. Cependant nous ne devons pas taire qu'ayant été apellé pour un jeune Garçon âgé de quatre ans, d'un tempérament ſec, vif & chaud, travaillé de l'éruption de cette Vérole fauſſe qui ſe fit paiſiblement vers la fin du même jour ; les boutons aſſez nombreux, après avoir cru pendant deux jours, par une imprudence commiſe par le jeune Malade, ou mieux par ceux qui devoient l'obſerver, diſparurent tout-à-coup, ne laiſſant aucun veſtige de leur exiſtence précédente, ſans que le Malade en reſſentît d'autre mal que des legeres inquiétudes, qui aboutirent bientôt à un vomiſſement de quelques heures, & qui ſe termina, avec la maladie, par une diarrhée dont la durée fut de trois jours. J'ai un exemple domeſtique des plus frapans ſur cette maladie, & des plus capables, par ſes circonſtances & la nature du mal, d'en impoſer pour une petite Vérole vraye. Le

ſixieme

ſixieme d'Octobre 1759, j'inoculai la petite Vérole à mon ſecond fils; pendant ſa convaleſcence, ma Fille ayant ſurpris la vigilance de la perſonne commiſe à la garde de ſon Frere, s'introduiſit dans ſa chambre, l'embraſſa, & prit de lui une Vérole des plus confluentes. Dans ce tems-là, j'avois dans la maiſon un autre fils, nourri par ſa Mere. Lorſque ma fille entra en convaleſcence, le Nourriſſon me parut pendant deux jours fort inquiet & accablé; ſon ſommeil étoit fréquemment interrompu, ſon apétit abatu; il eut enſuite des friſſons qui furent ſuivis de la fievre, avec chaleur, ſéchereſſe à la peau, nauſées & vomiſſement. J'attendois à tout moment de voir paroître la petite Vérole; il ſe fit, en effet, ſur le déclin de la fievre une éruption cutanée, ſur laquelle je n'eus aucun doute; & qui en auroit eu, la Maiſon, les Maîtres & les Domeſtiques étant infectés des miaſmes de cette maladie depuis deux mois? L'éruption étant finie, les boutons crurent pendant cinq jours, ce que je n'avois pas encore vû, & devinrent tous auſſi grands que des petits pois. Leur nombre excéda celui de deux cens; je m'aplaudiſſois en moi-même de la bénignité de cette petite Vérole, & j'obſervois attentivement les boutons depuis le troiſieme jour de leur éruption, pour y découvrir un commencement de ſupuration, mais inutilement. Les boutons ne blanchirent jamais; ils demeurerent juſqu'à leur état, clairs & tranſparens; l'humeur qu'ils contenoient, ne ſe conver-

tit jamais en pus, même le plus tenu. J'en piquai plusieurs avec une épingle, depuis le troisieme jusqu'au cinquieme jour de l'éruption; ils éjaculerent tous une humeur séreuse & cristalline. Après le cinquieme jour de leur naissance, les uns se résolurent petit-à-petit dans l'espace de vingt-quatre heures; les autres se riderent, s'affaisserent, & après avoir perdu les deux tiers de leur volume, formerent une croute mince, d'une couleur rougeâtre, qui ne tomba qu'en détail, & dans l'espace de huit jours après sa formation. Après la chute des croutes, la peau demeura creusée en plusieurs endroits, & en d'autres, il ne resta qu'une tâche violette qui s'effaca dans moins d'un mois.

Qu'on ne dise pas que cette maladie étoit une vraye petite Vérole, mais de l'espèce qu'on apelle cristalline, dont plusieurs Ecrivains en Médecine font mention. Nous reconnoissons parfaitement cette espèce, & nous savons que ce qui lui a fait donner le nom de Cristalline, est la multitude des vessies semblables à celle des brulures, qu'on rencontre quelquefois dans les petites Véroles confluentes & malignes. Mais elles ne forment jamais seules la petite Vérole, & sont toujours mêlées avec un plus grand nombre de pustules, dont l'humeur se convertissant en un véritable pus, la fait essentiellement distinguer de l'espèce *Adultérine*.

Nous avons dit, dans le Chapitre précédent, que la petite Vérole est quelquefois si discrete & si bénigne, que la nature fait

ſeule tout l'ouvrage ſans embarras & ſans tumulte, & n'a aucunement beſoin du ſecours de l'Art. Or, comme l'eſpèce *Adultérine* n'eſt jamais précédée ni accompagnée d'aucun ſymptôme violent, & qui annonce une maladie fâcheuſe; nous conſeillons de la livrer entierement au ſoin de la nature, qui agiſſant ſans peine dans tous les cas légers, agit auſſi ſans inconvénient ſubſéquent. On n'a qu'à obſerver les regles que la prudence dicte, de ne point expoſer le Malade à un air froid, venteux ou humide, dont l'impreſſion, ſurtout pendant l'Hyver, pourroit retarder ou empêcher l'éruption de l'humeur morbifique, & lui donner occaſion de ſe porter dans quelque viſcère, où elle pourroit occaſionner du déſordre. On reglera la diete rélativement aux ſymptômes de la maladie, dont la fievre ſera le premier objet; pendant ſa durée, on n'accordera au Malade aucune nourriture ſolide, des bouillons à la viande ſuffiront, & la boiſſon ſera ſimplement délayante. Après la fievre, on le nourrira avec des ſoupes legeres, juſques à ce que les boutons étant réſolus, ou les cruſtules formées, on puiſſe purger le Malade une premiere fois. La nourriture pourra alors être augmentée par degrés, & ſix jours après la premiere Médecine, il ſera convenable d'en donner une ſeconde, pour entraîner le reſte de l'humeur qui a fait fonds dans la maladie.

Voilà l'Hiſtoire exacte de cette eſpèce de petite Vérole que nous avons nommé *Adul-*

térine. Le danger qu'elle fait courir à ceux qui en sont attaqués, peut être regardé comme nul. Nous ne l'avons insérée ici que pour déprévenir le Public de l'erreur où il tombe assez familierement sur son compte, & obvier par-là à l'inconvénient toujours fâcheux de s'exposer, sans ménagement & de bonne foi, au danger de contracter la petite Vérole vraye.

CHAPITRE III.

DE LA PETITE VE'ROLE Artificielle, ou Inoculée.

L'Histoire que nous avons donné dans le Chapitre premier, de la petite Vérole Naturelle, présente, dans cette maladie, l'image de deux espèces très-différentes, quant à la gravité & à l'intensité des symptômes, au danger qu'ils font courir au Malade, & au traitement qu'exige l'une & l'autre. C'est pourtant essentiellement la même maladie dans les deux espèces. La nature de l'épidémie qui la produit, les circonstances dans lesquelles on la contracte, l'état du Malade & la qualité de son sang, lorsqu'il en est affecté, sont les principales causes qui mettent la distance infinie qu'on remarque quelquefois entre les deux espèces. Le danger que l'on court dans cette maladie, est toujours rélatif au concours de ces circons-

ances, qu'il ne dépend pas de nous de changer ou d'éloigner. C'eſt-pourquoi la petite Vérole fait des ravages plus ou moins grands, à meſure que ſes cauſes éloignées ſe réuniſſent en moins ou en plus grand nombre. Si les lumieres naturelles de l'homme pouvoient percer dans l'avenir varioleux, & prédire en Médecine les épidémies de petite Vérole & leurs qualités, comme on prédit en Aſtronomie le paſſage ou la conjonction de différens Aſtres; avec un peu de ſoin & d'attention ſur ſoi-même, on pourroit ſe prémunir contre la violence de cette maladie, en écarter les cauſes aggravantes, & en diminuer, par-là, conſidérablement le danger; mais cette utile découverte me paroît encore bien éloignée, & la petite Vérole allant toujours ſon train à notre inſçu, moiſſonne, ſuivant les obſervations recueillies à Londres pendant quarante-deux ans par des Médecins d'une probité & d'une érudition reconnues, la quatorzieme partie de tous les hommes qui viennent au monde, & environ la ſeptieme de tous ceux qu'elle attaque. Le nombre de ceux qu'elle mutile dans leurs ſens ou dans leurs membres, ou qu'elle dégrade dans leur figure, n'eſt certainement pas inférieur à celui des hommes qu'elle enleve à la ſociété.

La Providence a enfin permis que ce monſtre cruel, qui ne ſe nourrit que du ſang humain, fût terraſſé par l'heureuſe Méthode connue ſous le nom d'*Inoculation*, qui a apris à toute l'Europe, depuis près d'un ſie-

cle, de communiquer cette maladie artificiellement. Si l'avarice & la cupidité ont été les motifs mercenaires & bas qui ont animé ses inventeurs ; si la prostitution & la débauche ont été les premiers fruits abominables qu'on en a recueilli, gémissant sur la corruption du cœur humain, jettons un voile sur des motifs si monstrueux, & faisons servir, à de plus nobles usages, une découverte dans le fond si utile. L'Histoire de la Médecine ne nous en presente aucune qui ne lui soit de beaucoup inférieure ; car les unes font payer cherement au goût les adoucissemens qu'elles procurent dans certains maux ; les autres semblent les aigrir par les douleurs qu'elles excitent dans leur aplication ; presque toutes aboutissent à des événemens douteux & incertains. L'*Inoculation* l'emporte de beaucoup sur elles en tout sens. Elle cause peu de gêne dans les préparations antécédentes, beaucoup d'avantages à la santé en général, peu de douleur dans l'opération, peu d'incommodité pendant la maladie, point de danger dans l'événement. On peut s'en convaincre par l'exposition détaillée que nous allons en faire dans les cinq articles suivans.



ARTICLE PREMIER.

Les préparations à l'Inoculation sont peu génantes.

LEs Docteurs *Timone* & *Pilarini*, ſont les premiers qui dans des lettres & dans des diſſertations latines, ont publié l'Inoculation de la petite Vérole, de la maniere qu'elle ſe pratiquoit à Conſtantinople dans le ſiecle précédent. Après eux, pluſieurs Médecins Anglois qui ont écrit ſur cette Méthode, en ont banni tout le ſuperſtitieux que les Grecs y faiſoient entrer, & y ont introduit le phiſique que la ſaine Médecine devoit y aporter. Leurs Ouvrages écrits, ou en leur langue, ou en latin, n'étoient point aſſez à la portée de la multitude, pour que tous les peuples puſſent profiter d'une découverte ſi généralement utile. Chaque Pays a eu des Ecrivains zèlés, amis de l'humanité, qui lui en ont fait connoître les avantages.

Le premier Ouvrage de quelque conſéquence, qui ait été publié ſur l'*Inoculation* en notre Langue, eſt l'élégante Diſſertation du Docteur *Butini*, Médecin du College de Geneve. Après lui le Savant Mr. de la *Condamine*, Membre diſtingué de l'Académie royale des Sciences, & aujourd'hui de l'Académie françoiſe, ſans autre intérêt que celui de la Société & de la population, en a fait l'Hiſtoire dans ſon Mémoire imprimé à Avignon, avec la permiſſion de l'Inquiſi-

teur de la Foi, y a répondu aux objections morales & physiques qui s'y étoient élevées contre cette Méthode, l'a embellie par ses réflexions les plus judicieuses, l'a poursuivie & en a exposé les progrès dans un second imprimé à Paris. Ensuite le Docteur *Tissot*, Médecin du Collége de Lausane en Suisse, dans une grande Brochure qui a pour titre, l'*Inoculation justifiée*, en a exactement décrit la théorie & la pratique, a répondu aux objections, à peu près dans le même goût qu'avoit déja fait Mr. de la *Condamine*; & dans une savante Lettre écrite à Mr. de *Haen*, premier Professeur en Médecine-pratique à Vienne, il répond à ses questions sur l'Inoculation, d'une manière triomphante. Ce sont-là les Ouvrages les plus solides & les plus étendus que nous ayons en notre Langue sur cette matière, mais qui ne détruisent point le mérite de quelques Lettres écrites par les Docteurs *Cramer* & *Joly*, Médecins Genevois, ni celui du Mémoire de Mr. *Guiot*, Chirurgien distingué de la même Ville, qui en décrit la pratique. Chacun de ces différens Auteurs l'établit sur des principes physiques, qui paroissent d'abord différer entre eux; mais qui produisent cependant des effets semblables, c'est-à-dire, des événemens toujours heureux. Ceux sur lesquels nous avons établi l'édifice de nos opérations particulieres, s'ils n'ont pas par-tout l'avantage de la nouveauté, ils ont certainement celui du zèle dont un Médecin, ami des hommes, & soigneux de leur conservation,

doit être animé dans ſes ouvrages & dans ſes opérations.

Nous avons d'abord regardé la petite Verole comme une maladie inflammatoire. Sur ce principe le mouvement des liqueurs doit être augmenté, les contractions du cœur accélerées; les fibres doivent ſouffrir une plus grande tenſion & un tiraillement; les effets en ſeront donc la fièvre, la chaleur, la douleur, l'altération, la ſécchereſſe de la peau, l'inquiétude, l'agitation du corps, & autres ſymptômes toujours rélatifs dans leur intenſité au dégré d'inflammation que les atomes varioleux ſeront capables d'exciter. Mais comme dans la petite Vérole que nous communiquons par l'*inoculation*, nous ne ſommes jamais ſurpris par l'inflammation que les miaſmes varioleux doivent néceſſairement produire dans le ſang, nous avons l'avantage de pouvoir y adopter une cure *prophilactique* appropriée à ſa nature.

L'âge des perſonnes donne lieu à la première claſſe qu'on en doit former. Les adultes dont le ſang eſt plus riche, plus épais, plus abondant en parties ſulphureuſes, moins aqueux, & par toutes ces conſidérations plus ſuſceptible d'inflammation, doivent être préparés avec le ſecours du premier des *antiphlogiſtiques*, c'eſt-à-dire de la ſaignée qu'on réiterera ſuivant leurs forces & leur état pléthorique. Ce premier ſecours ſera ſoutenu par tous ceux qui ſont propres à détremper le ſang, l'adoucir, & lui donner la fluidité néceſſaire pour parcourir les plus petites filiè-

res ſans produire aucun engorgement. Ces ſecours ſeront tirés de la claſſe des delayans & des humectans, tels que les bouillons faits avec le veau & le poulet, & les racines, les feuilles, les fleurs, les ſémences & les fruits de même nature. L'uſage des différens laits de chèvre, de vache purs, écremès, ou coupés avec des décoctions adouciſſantes, pris une, ou deux fois le jour, & même pour toute nourriture, & celui du petit lait, clarifié, rempliront parfaitement la même indication. Les potions purgatives précéderont toujours ces différens uſages, afin que les premières voyes purgées de tous mauvais ſucs, donnent un paſſage plus libre aux remèdes qui ſeront preſcrits, & qu'aucune ordure ne ſoit entraînée avec eux dans le ſang; elles ſeront réitérées, pendant leur cours, une ſeconde fois, & une troiſième immédiatement avant l'inſertion des fils varioleux.

Les enfans dont le ſang eſt plus moû, plus fluide, plus aqueux, & par conſéquent moins inflammable, ne me paroiſſent guères dans le cas d'avoir beſoin du ſecours de la ſaignée. Il peut cependant s'en trouver quelqu'un, dont le tempérament vif & chaud, les fibres tendues, la ſécheresſe & la rougeur de la peau exigeât ce ſecours qu'il ſeroit alors convenable d'employer; mais en général, je ne crois pas la ſaignée indiquée pour eux. Les purgatifs, au contraire, ſont chez eux d'autant plus néceſſaires, que mangeant pour l'ordinaire beaucoup de choſes d'un mauvais ſuc, en trop grande quantité, & n'obſervant

aucune règle pour leur répas, ils ſont plus ſujets que les adultes à faire de mauvaiſes digeſtions ; auſſi leurs premieres voyes ſont ſouvent tapiſſées de matières viſqueuſes & gluantes qui bouchent les orifices des vaiſſeaux excréteurs des inteſtins ; d'où il arrive que leur ſang eſt ſouillé & épaiſſi par la retention de ces humeurs, ſource ordinaire des obſtructions qui leur ſont ſi familieres. Les délayans leur conviennent à cet égard ; mais on doit toujours les aſſocier avec des legers incifiſs, & des doux ſtomachiques pour attenuer les lymphes épaiſſes, prévenir, ou détruire les obſtructions, & mettre leurs foibles eſtomacs en état de pouvoir en ſoutenir la durée.

2°. Le ſexe met encore une différence eſſentielle dans les préparations qu'exige l'inoculation. Dans le feminin, ou les perſonnes qu'on doit inoculer ſont au-deſſous de l'âge de puberté, & alors elles entrent dans la claſſe des enfans, ou elles touchent à leur puberté, qui eſt indiquée par l'âge de treize à quatorze ans, par une chaleur & des rougeurs irrégulieres qui ſe manifeſtent ſur le viſage par un état plethorique, par une élévation à la gorge, par un changement dans le ſon de la voix, par des douleurs & des tiraillemens dans toutes les parties voiſines de l'*Utérus*, par des vertiges, des maux de cœur & autres ſignes avant-coureurs de la menſtruation, & dans cet état, il ſeroit très-imprudent de les ſoumettre a l'inoculation, parce qu'on s'expoſeroit, en excitant la petite Vérole, au danger d'exciter en même-tems

l'éruption menstruelle qui pourroit mettre obstacle à l'éruption varioleuse ; ou si elle étoit déja faite, occasionner une répercussion de ce virus de la circonférence au centre, ou elles ont passé cet âge & ce terme critique ; & dans ce cas, si elles sont filles, on doit s'informer exactement si leur menstruation est bien réglée, si le sang qu'elles perdent par cette voye naturelle, est en qualité & en quantité convenable, ou s'il est retenu par des obstructions, s'il y a des signes de plethere. On les mettra premiérement en regle dans tous ces chefs, & on procédera ensuite aux préparations, à peu près de la même maniere qu'il a été dit pour les adultes, en observant de les inoculer immédiatement après les évacuations menstruelles, pour qu'elles ne soient pas surprises, par le retour des nouveaux mois. Ou elles sont mariées, & alors on doit être assuré, avant de rien entreprendre, qu'elles ne sont point dans un état de grossesse, de peur d'encourir les risques d'un avortement destructeur pour l'enfant, & toujours dangereux pour la Mere. On ne doit pas aussi soumettre les Nourrices à cette méthode, soit parce que les préparations pourroient dissiper une grande partie du lait nécessaire pour la nourriture de l'enfant, soit parce que le Nourrisson pourroit contracter la petite Vérole naturelle dans des circonstances fâcheuses, telles que la dentition & autres. On aura, à leur égard, la même attention que envers les filles, au sujet de leurs mois,

mois, & du tems propre à leur inoculation.

3°. Le tempérament qui varie presque autant qu'il y a des individus dans l'espèce humaine, demande toute l'attention du Médecin. Comme il est différent suivant les âges, les occupations qu'imposent les états, les exercices auxquels on est livré, la nourriture & les boissons dont on use, les passions de l'ame qui dominent, les climats où l'on vit, l'air que l'on respire, les maladies qui ont précédé &c. & que l'état des solides & des fluides dépend du concours de tous ces agens; il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer physiquement une méthode convenable à tous les tempéramens.

Cependant, on peut dire en général que les personnes plethoriques & sanguines, portées à la colere, dont les vaisseaux sont fort pleins, les pulsations artérielles fortes, les fibres musculaires dures & tendues; celles qui se livrent à des exercices violens, dont la nourriture est copieuse, succulente & de haut goût, qui usent familierement des boissons fortes & spiritueuses, qui vivent dans des climats chauds, qui respirent un air sec & salé, ont besoin, pour prévenir les effets de l'inflammation varioleuse, de désemplir leurs vaisseaux par une, deux ou plusieurs saignées, de mettre dans leur sang, pendant long-tems, beaucoup des liqueurs rafraichissantes, adoucissantes & délayantes, soit en bouillons, soit en ptysane; d'employer une plus grande quantité du lait coupé, écrêmé, ou du petit lait, d'en boire plusieurs

fois dans la journée; les eaux minérales acidules, ſont convenables à de pareils tempéramens. Il leur eſt très-eſſentiel d'abandonner pour un tems leurs exercices & leurs occupations violentes & pénibles, de changer leur nourriture ſucculente, forte, ſalée, épicée, en une autre dont les qualités ſoient contraires; & leurs boiſſons ardentes & ſpiritueuſes, en des potions ſimplement aqueuſes. Après de tels préliminaires, malgré l'âge & le tempérament le plus bouillant, on peut ſe préſenter hardiment à l'inoculation, ſans craindre aucun des événemens qui ne manquent guères d'être funeſtes à de pareils ſujets, lorſqu'ils ſont ſurpris par des maladies inflammatoires. Les perſonnes, au contraire, dont le ſang eſt mou & aqueux, la peau peu colorée, les artères molles, les fibres lâches; qui vivent dans des pays nébuleux ou marécageux, qui ont du penchant aux œdemes, dont la nourriture eſt peu ſucculente, & les boiſſons fort aqueuſes, qui fatiguent peu leur eſprit, qui menant une vie ſédentaire, exercent peu leur corps, qui paſſent long-tems au lit, qui ſont pareſſeuſes, indolentes, peu acceſſibles aux emportemens & aux chagrins violens, jouiſſent naturellement de la diſpoſition requiſe, pour ne pas craindre une violente inflammation; de ſorte qu'avec le ſimple ſecours de quelques potions purgatives pour nétoyer leur eſtomac & leurs inteſtins, des humeurs qui y abondent ordinairement, & peu de remedes adouciſſans, toujours aſſociés avec de

légers incisifs & des stomatiques, pendant quinze ou vingt jours seulement, ils peuvent compter sur un succès aussi heureux, que les précédens aidés par le nombre & la durée de leurs remedes.

En second lieu, le venin varioleux est âcre & caustique; sur ce principe, les fibrilles nerveuses & membraneuses en étant piquées, agacées, secouées, donneront occasion à des mouvemens spasmodiques & irréguliers, à des vibrations fortes, à des oscillations violentes, à des erétismes; de-là, les veilles, les délires, les phrénésies, les convulsions épileptiques, les supressions d'urine & de transpiration cutanée, les ruptures des vaisseaux suivies de différentes émorragies, & la difficulté de l'éruption varioleuse, par le resserrement du tissu cutané; symptômes affreux que presente souvent la petite Vérole naturelle. On les préviendra facilement dans l'inoculation, en ajoutant aux préparations que nous avons déja décrites, l'usage des bains domestiques tiedes, des demi bains, des lotions faites à la peau avec des éponges, des gargarismes, des lavemens simples ou administrés avec les décoctions des plantes émollientes; pour donner aux membranes, aux fibres nerveuses, musculeuses & cutanées, la plus grande souplesse possible, afin qu'elles soient moins sensiblement affectées par les pointes & l'acrimonie du virus varioleux, & que ne trouvant aucune résistance dans la peau, son expulsion puisse s'y faire plus commodément & plus généralement. Et ayant

toujours égard aux trois classes que nous avons formées, les enfans ne seront soumis qu'à l'usage des demi bains ou des lave-pieds, encore en suposant que leur tempérament sera fort chaud, leur vivacité fort grande, leur peau seche & leurs fibres tendues. Le beau Sexe, s'il est adulte, en usera avec avantage, mais aussi avec la précaution d'éloigner ces secours de la menstruation, pour ne convertir pas un remede salutaire en un poison dangereux. Les hommes d'un tempérament fort & robuste, ne pourront s'en dispenser, & en feront un usage d'autant plus long, qu'ils seront plus avancés en âge, & que leur peau aura par conséquent plus perdu de sa premiere souplesse. A l'égard de ceux dont le sang est mou, les surfaces pâles, les fibres & la peau peu tendues; ces secours ou ne leur seront pas absolument nécessaires, ou ils ne les employeront que peu de fois, & pendant peu de tems.

En troisieme lieu, le virus varioleux, par son acrimonie & sa causticité, tend à rompre la texture du sang, a en séparer les molécules, à les dissoudre, à les altérer & les corrompre; de-là les fluxions, les tumeurs les abscès, les fistules, les Caries, la putréfaction gangréneuse, le sphacele & la mort. Ces monstrueux accidens ne se voyent jamais à la suite de petites Véroles artificielles, pour deux raisons; la premiere, parce qu'elles sont toujours discretes, & qu'il n'y a que les Véroles confluentes qui traînent après elles cette famille corrompue. La se-

conde, parce que les préparations antécédentes, telles que nous les avons preſcrites, mettent le ſang dans un tel état de douceur & de tranquilité, qu'il eſt inhabile à contracter le degré d'inflammation néceſſaire, & l'acrimonie trop émouſſée pour que le ſang ne ſoit pas à l'épreuve & à l'abri de ſes traits affoiblis. Il eſt donc ſuperflu de prévoir une chymere, & de forger des monſtres pour jouir, comme dans un Roman, de la giganteſque gloire de les combattre.

La diete fait une des parties qu'il intéreſſe le plus de régler. Nous y comprenons, outre les alimens ſolides ou liquides, les paſſions de l'ame, les amuſemens, les exercices. La nourriture chez les perſonnes qui vivent d'une maniere ſobre & réglée, ne doit pas différer de beaucoup de celle dont elles font uſage. Les ſoupes à la viande garnies de ris, de différens gruaux, d'herbes potageres, méritent ſur toutes la préférence. On bannira l'uſage des ragoûts forts, poivrés, épicés; les jeunes volailles bouillies ou rôties, les chairs de jeunes animaux, tels que les veaux, les agneaux; & parmi le gibier, les pièces jeunes rôties, produiront un chyle doux & convenable à l'opération qu'on doit faire. L'uſage du lait, des œufs frais, du poiſſon, & de différentes herbes ou racines, contribueront auſſi par leurs qualités douces, à produire un ſang de même nature, & peu ſuſceptible d'inflammation. A l'égard des fruits, on n'en mangera qu'en petite quantité & bien mûrs; on pourra leur ſubſ-

tituer différentes compotes faites avec les fruits aigrelets. On s'abstiendra soigneusement de tous les alimens salés, durs & de difficile digestion, de coquillages, du fromage, des herbes crues, de la patisserie & autres alimens pesants. On retranchera quelque chose à sa nourriture ordinaire. Les enfans seront réglés dans le nombre de leurs repas, & on ne leur en accordera pas au delà de quatre, chaque jour; on ne changera point la boisson ordinaire du pays, on se contentera de la tempérer avec beaucoup d'eau; mais on exclura toutes les liqueurs fortes & spiritueuses, & dans cette Ville, l'usage du Caffé aussi pernicieux qu'il y est familier.

Les passions de l'ame influent beaucoup sur les solides & les fluides dans l'œconomie animale. La colere, l'emportement & les autres passions violentes éguillonnent les fibres, excitent des oscillations fortes, & par une suite nécessaire, donnent au sang un mouvement & une conquassation qui le dispose à un état phlogistique, qu'il convient parfaitement d'éviter. Les projets de spéculation, les calculs journaliers des Négocians; le cabinet, l'étude, cette passion honorable des personnes attachées aux Sciences & aux Lettres, en apliquant l'ame toute entiere, tiennent la machine dans un état spasmodique, & occasionnent une dissipation qui apauvrit le sang. La terreur, la crainte, la tristesse en retardent trop le mouvement. Toutes ces passions nuisent, cha-

cune à sa façon, à l'œconomie animale ; on doit donc, si on ne peut absolument les réprimer, éloigner les occasions qui peuvent les exciter. La joye, au contraire, les ris, les plaisirs modérés, égayent l'esprit & le cœur, donnent aux fibres un ton modéré, aux liqueurs un mouvement uniforme & paisible, aux sécrétions & aux excrétions, un cours libre & facile. On se ménage des succès heureux, dans l'inoculation, en s'y livrant.

Quoiqu'on ne puisse guères déterminer les amusemens & les exercices, relativement aux âges, aux sexes & aux tempéramens ; il est cependant assez généralement vrai, que le jeu ou trop intéressant, ou trop long-tems continué, la danse trop souvent répétée, les lectures & tous les ouvrages qui apliquent trop long-tems l'esprit ou les yeux, alterent le sang & l'enflâment. Les mêmes amusemens commencés, quittés & repris sans passion, produisent un effet contraire & toujours utile. Les exercices corporels sont nécessaires à l'homme dans tous les états. La vie sédentaire & paresseuse épaissit le sang, amoindrit les évacuations, augmente la corpulence, produit la plethore. Il faut donc user d'un exercice modéré, promener à pied ou en voiture, à la ville, à la campagne, sur la mer ou sur les rivieres, dans des lieux où l'air soit un peu agité L'air montueux jouit ordinairement de cet avantage, aussi est-il beaucoup plus pur que celui qu'on respire dans les lieux bas & marécageux.

En résumant tout ce qui vient d'être dit

ſur les préparations qui doivent précéder l'inoculation ; quelle gêne peut-on reprocher à cette pratique ? Ou elles regardent des enfans à qui l'âge ne permet pas de s'appercevoir de ce qu'on leur fait pratiquer ; ou elles tombent ſur des adultes qui peuvent en être affectés de deux manieres, ou par les remedes, ou par le régime. Les premiers ſont preſque tous tirés d'une claſſe qui entre aſſez ordinairement dans les uſages domeſtiques. On n'y voit que des bouillons de poulet ou de veau, du lait, du petit lait, des bains, des demi bains, des lavemens, toutes choſes employées par goût & par ſenſualité. Quant au régime, on n'exclut de la table aucun mets bon de ſa nature, on n'en retranche que les aprêts violens. On exhorte à la joie, aux ris, aux plaiſirs modérés ; on conſeille les amuſemens, les jeux, les promenades, & généralement tous les exercices corporels dont les actes remuent le corps ſans le fatiguer. Qu'il me ſoit donc permis de conclure que les préparations à l'inoculation donnent peu de gêne.

ARTICLE SECOND.

Les préparations à l'Inoculation ſont utiles à la ſanté en général.

ADoucir le ſang par un uſage de petits remedes apropriés aux âges, aux tempéramens, à la ſaiſon, au climat, au ſexe ; raporter ſa nourriture & ſes boiſſons aux re-

gles, je ne dis pas que la Médecine & la Physique, mais que la prudence prescrit ; modérer les passions de l'ame, & les empêcher de produire des effets capables de déranger l'harmonie qui doit régner entre les solides & les fluides qui composent la machine hydraulique du corps humain ; se faire des amusemens & vâquer à des exercices qui égayent l'esprit sans le trop apliquer, qui secouent le corps sans lui faire aucune violence ; c'est précisément prendre la route qui mene le plus sûrement à la vieillesse naturelle, sans ressentir, pendant le cours de la vie, les infirmités, les angoisses, les douleurs, les maladies qu'un genre de vie contraire traîne ordinairement à sa suite.

Voilà la base des préparations sur lesquelles nous avons fondé l'édifice de l'inoculation. Or, qu'on réfléchisse sérieusement sur les préceptes & l'aplication des petits remedes que nous avons conseillé à son égard, n'en résultera-t'il pas nécessairement, qu'indépendamment de l'inoculation, si on les met en usage, je ne dis pas pendant toute la vie, cette uniformité & cette persévérance se ressentiroient trop de la servitude, & deviendroient, par-là, ennuyeuses & insuportables ; mais pendant un ou deux mois, dans les saisons les plus convenables, comme le Printems & l'Automne ; l'esprit en aura plus de gayeté, le corps plus de souplesse & d'agilité, & qu'en un mot la santé en sera plus constante & plus parfaite ?

Combien de vices cachés, qui alterent

ſourdement les qualités des fluides, qui détruiſent lentement la texture des ſolides, ne découvrira pas un habile Médecin pendant les préparations qu'il dirigera ? Combien de maladies ne préviendra-t-il pas par ces mêmes préparations ? Chez les enfans, comme il m'eſt déja arrivé, il découvrira fréquemment des obſtructions dans les viſcéres abdominaux, dans les glandes méſenteriques, ſources fécondes des hydropiſies, des tympanites, du maraſme, & de la fièvre hectique qui les conſume. En chemin faiſant il détruira ces concretions par les remédes appropriés. Chez les Adultes il rencontrera des poitrines foibles & délicates, des poumons felés & menacés de ptyſie, dont il détruira facilement dans leur naiſſance les cauſes qui dans la ſuite auroient réſiſté aux remedes les plus efficaces & le plus long-tems continués. Combien de perſonnes dont le ſang chargé d'une ſaumure muriatique, marchent à grands pas, ſans le ſavoir, vers les affections ſcorbutiques & le ſcorbut univerſel, qu'un Médecin, appellé ſimplement pour l'Inoculation, garantira par ſes découvertes & par ſes conſeils, des progrès fâcheux qu'auroit fait dans peu de tems ce vice naiſſant. Combien d'autres fomentent dans leurs humeurs des vices ſyphillitiques, ſcrophuleux, &c., & nourriſſent un poiſon lent qui les auroit indubitablement conſumées, ſi penſant ſeulement à chaſſer de leur corps le virus varioleux, on n'avoit en même-tems découvert ceux qu'elles ignoroient, qui n'agiſſoient

encore que clandeſtinement, & qui auroient dans leur tems joué la plus affreuſe tragédie? On eſt redevable de tous ces avantages aux préparations à l'Inoculation, qui ont donné lieu à des découvertes ſi utiles.

Ces avantages regardent non-ſeulement les maladies dont le principe eſt déja dans le ſang, ils ſe répandent encore ſur celles qu'elles préviennent par les préparations, telles que nous les avons preſcrites. Ainſi la plethore, qui n'eſt que la trop grande abondance de ſang bon, mais incapable de ſouffrir les changemens que la force de la vie rend inévitables, ſans produire les maladies les plus affreuſes, comme ſont toutes celles qui dépendent de la trop grande dilatation des vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques, les altérations que ſouffrent en conſéquence les ſecrétions; la compreſſion du ſyſtême veneux, lymphatique & ſanguin, & par une ſuite néceſſaire, l'embarras dans la circulation, les inflammations de quelques viſceres, comme du poumon; les ruptures des vaiſſeaux avec compreſſion de quelques autres, comme du cerveau; les ſupurations des parties enflammées ou déchirées, les gangrenes & le ſpacele; la plethore, dis-je, & tous ſes effets meurtriers ſont prévenus par les ſaignées que l'on employe avant l'inoculation, & que l'on rend d'autant plus amples & plus nombreuſes, que les perſonnes qu'on y prépare en paroiſſent ou plus affectées, ou dans des diſpoſitions prochaines de l'être; par un peu plus d'exercice corporel, par une diete

moins ſuculente & plus tenue, & par les purgations réïtérées.

Ainſi les différentes affections ſpaſmodiques, produites par la trop grande rigidité des fibres, dont les effets ſont de reſſerrer le diametre des vaiſſeaux, d'en amoindrir les cavités, de pouſſer, de preſſer violemment les liqueurs, d'opoſer une forte réſiſtance aux impulſions du cœur, d'interrompre le mouvement uniforme du ſang, de troubler les ſecrétions, d'empêcher le cœur de chaſſer entierement le ſang contenu dans ſes ventricules, d'y produire des polypes par l'expreſſion de la partie la plus fluide & la condenſation de la partie fibreuſe, d'occaſionner, par-là, des ſuffocations, des ſincopes & des morts ſoudaines. Qui peut mieux prévenir toutes ces maladies ſpaſmodiques & leurs effets, que les remedes qui diminuent le volume des liqueurs, qui lâchent les fibres, qui abattent le mouvement muſculaire, qui moderent les oſcillations, qui humectent, qui adouciſſent, qui délayent, tels que les alimens & les boiſſons aqueuſes, farineuſes, acidulées, les différens laits, petits laits, les bains, les demi bains, les lave-pieds, les lotions, les gargariſmes, les lavemens, le repos & la tranquilité d'eſprit & de corps, qui font la meilleure partie des préparations inoculatoires. En un mot, toutes les maladies qui ſont produites par une humeur alkaline, âcre & cauſtique, toutes celles qui reconnoiſſent pour cauſe un excès de mouvement dans la circulation, mala-

dies

dies qui ſont la plus grande partie de l'Hiſtoire de la Médecine, & qui formeroient un ou pluſieurs volumes, qui, ſans être étrangers à notre Thèſe, nous en feroient perdre le véritable point de vue; toutes ces maladies, dis-je, ſont prévenues par les remedes employés avant l'inoculation, & elles le ſeroient probablement pendant tout le cours de la vie, ſi on y avoit recours en tout ou en partie, chacun ſuivant ſon âge & ſon tempérament, une fois à chaque Printems ou dans l'Automne; preuve certaine de leur utilité à la ſanté en général.

ARTICLE TROISIEME.

L'Opération faite dans l'inoculation, eſt peu douloureuſe.

LOrſque par les préparations mentionnées dans l'Article premier, on a procuré au ſujet qu'on doit inoculer, la ſoupleſſe néceſſaire aux fibres & à la peau, la liberté au ventre, un ſommeil doux & tranquille, que le poux eſt devenu ſouple & mollet, ſignes auxquels on connoît que les préparations ſont ſuffiſantes; il s'agit de communiquer à ſon ſang le virus de la petite Vérole. On l'a fait autrefois de pluſieurs manieres; en inſinuant dans le nez un bourdonnet garni d'un pus récent, tiré des boutons murs d'une petite Vérole bénigne, ou en le ſaupoudrant des croutes pulvériſées de pluſieurs boutons; en apliquant aux bras & aux jambes des

emplâtres veſicatoires, pour enlever l'épiderme, & faire enſuite, ſur la peau, des onctions avec du pus varioleux ; mais ces différentes Méthodes, ayant été trouvées ou nuiſibles, ou défectueuſes, on s'eſt arrêté à celle que nous allons décrire.

Premierement, on doit s'attacher ſcrupuleuſement à bien connoître le ſujet dont on voudra prendre du pus ; on préférera les enfans aux adultes. On choiſira un enfant ſain, dont les parens le ſoient auſſi. Les gens de la campagne, moins livrés à la débauche & aux excès de la vie animale, ſont ordinairement plus vigoureux & plus ſains, & méritent, à cet égard, la préférence. Il eſt indifférent que la petite Vérole dont on prendra le pus, ſoit naturelle ou artificielle ; mais il ne l'eſt pas qu'elle ſoit bénigne, diſcrete & de bonne qualité. On choiſira des boutons bien mûrs, qui n'ayent plus de cercle rouge à leur baſe, dont la couleur ſoit d'un blanc jauneâtre. On les percera avec la pointe d'un biſtoury, ou avec une groſſe épingle, & on en recevra le pus avec un gros fil de charpy, long d'un pouce, que l'on roulera pluſieurs fois ſur différentes puſtules ouvertes, juſqu'à ce que le fil ſoit bien imbibé de ce pus. On n'expoſera ce fil ni au ſoleil, ni au grand air pour le faire ſécher plutôt ; mais on l'enfermera tout de ſuite dans une boëte, ou dans un vaſe de verre, pour qu'il s'évapore moins. On avoit cru, dans les premiers tems de l'inoculation, que ces fils varioleux devoient être employés tout

de ſuite, & qu'ils perdroient leurs forces après un court eſpace de tems; mais la difficulté qu'on auroit eu, dans ce cas-là, d'en avoir toujours, a fait faire des épreuves qui ont démontré le contraire. On peut ſe ſervir au Printems des fils préparés en Automne, & en Automne, de ceux qui auront été préparés au Printems. J'ai inoculé, avec ſuccès, avec des fils préparés depuis plus de ſept mois; & s'il m'eſt arrivé de n'avoir pu communiquer la petite Vérole avec des fils préparés depuis cinq mois ſeulement, on ne doit pas l'attribuer à la vetuſté des fils, puiſque avec les mêmes je l'ai communiquée à trois perſonnes, vingt-ſept & cinquante-huit jours après que les mêmes fils avoient manqué de la communiquer à un autre ſujet.

Les fils étant préparés, comme nous venons de dire, on fera avec un biſtoury droit une petite inciſion de la longueur d'un pouce, & de la profondeur d'environ une ligne, à la partie externe & moyenne de chaque bras au-deſſous de l'inſertion du muſcle deltoïde. Cette inciſion ſe fera longitudinalement; on n'ouvrira la peau, qu'autant qu'il ſera néceſſaire, pour la faire larmoyer de ſang, ſans la percer entierement & juſqu'au corps apideux, pour éviter les inconvéniens d'une playe trop conſidérable, & d'une ſupuration trop abondante lors de la ſupuration des boutons. On prendra enſuite un des fils préparés, de la longueur de l'inciſion qu'on aura faite, qu'on apliquera exactement deſſus la playe dans toute ſa

longueur ; on le couvrira d'un petit plumaceau de charpy sec, ensuite d'un emplâtre de diapalme. On assujettira le tout avec une compresse & une bande. On laissera cet apareil environ quarante-huit heures, après lesquelles on le levera. On observera, en le levant, si les fils varioleux ne se sont point dérangés; s'ils se trouvent encore exactement couchés dans toute la longueur des playes. En cas contraire, il seroit nécessaire d'insérer de nouveaux fils dans les mêmes playes, si elles étoient encore vives, ou de faire de nouvelles incisions, si les premieres étoient déja fermées, à cause du déplacement des fils. Après qu'on aura levé l'apareil, on pancera les playes avec un plumaceau garni de digestif simple, qu'on assujétira de la maniere qu'il a été dit, & on continuera ce pansement une fois chaque jour, jusqu'à la fin de la maladie, à moins que pendant son cours, les playes n'en exigeâssent quelqu'un autre, comme nous le dirons dans l'Article suivant.

Voilà tout l'apareil d'une opération qui doit produire dans son tems la petite Vérole; voilà la théorie & la pratique de l'opération elle-même. Une égratigneure faite aux deux bras, & dans une partie dont le sentiment est peu délicat, ne peut occasionner qu'une douleur très-legere & momentanée.



ARTICLE QUATRIEME.

L'inoculation produit une maladie peu incommode.

PEndant les quatre premiers jours, après l'insertion des fils varioleux, les playes ne souffrent aucune altération & aucun changement sensible, sinon qu'elles semblent tendre à se fermer, & qu'il arrive même souvent à une des deux d'avoir ce sort. Quelquefois en retirant les fils, on aperçoit une goutte de pus, mais qui ne signifie rien; car j'ai vû plus d'une fois que la playe qui avoit fourni ce pus, s'est refermée exactement, tandis que celle où je ne l'avois pas remarqué, avoit demeuré ouverte pendant toute la maladie.

Environ le cinquieme jour, on commence à découvrir quelque changement dans les playes. Leurs bords se tumefient, s'écartent & se garnissent de petits points blancs, qui sont le principe de l'escarre qui s'y forme. Leur voisinage acquiert un peu de rougeur & devient legérement inflammatoire. Un petit sentiment de démangeaison y est excité. Le lendemain & les jours suivans, la tuméfaction & la blancheur des levres des playes, augmentent sensiblement, l'escarre acquiert, des deux côtés, la largeur d'une ligne, elle devient plus dure & son voisinage plus rouge; la démangeaison augmente, & se change quelquefois en un léger senti-

ment de douleur. Il n'y a cependant encore aucune ſupuration aux playes, le Malade eſt encore tranquille & ne ſouffre pas.

Dès que l'inoculation eſt faite, quoique le Malade ſoit juſques vers le ſeptieme jour, préciſément dans le même état qu'il ſe trouvoit précédemment, il convient qu'il demeure dans ſa maiſon, ſans s'expoſer aux impreſſions de l'air extérieur, pour éviter les rhumes & les autres fluxions qu'un air inégal pourroit occaſionner; qu'il ne s'occupe de rien trop ſérieuſement; qu'il ſe faſſe des amuſemens qui l'égayent ſans l'apliquer; qu'il obſerve une diete incapable d'introduire, dans ſon ſang, des ſucs mal digérés, ou en trop grande quantité; & qu'il ait attention de tenir ſon ventre libre par l'uſage des lavemens, ſi ce ſecours lui eſt néceſſaire.

Vers le ſixieme jour, & plus ordinairement le ſeptieme, on commence à ſentir de legeres angoiſſes, & un mal-aiſe général. Les uns ſe plaignent de quelques douleurs aux aiſſelles & aux playes; les autres n'en reſſentent aucune. La tête s'apéſantit, les yeux paroiſſent humides, le viſage ſouffre une alternative dans la couleur, qui eſt tantôt pâle & tantôt fort rouge, il ſe tuméfie un peu. On paſſe des friſſons aux chaleurs qui ſe ſuccedent alternativement. Pendant ce tems, les urines ſont pâles, ſans odeur, ſans ſédiment. Cet état dure plus ou moins pendant vingt-quatre heures, après leſquelles la fièvre ſurvient, accompagnée d'un peu

de douleur au dos, aux reins & à la tête; enſuite viennent quelques vertiges, des nauſées qu'un léger vomiſſement ſuit quelquefois, des dégoûts & un léger aſſoupiſſement familier aux enfans. Tous ces petits ſymptômes finiſſent avec l'éruption & la fievre qui varie quant à ſa durée, & ſe termine ordinairement entre vingt-quatre & quarante-huit heures. Elle eſt conſtamment modérée; les mouvemens convulſifs & les délyres en ſont toujours bannis, & ſi très-rarement on en voit paroître, ils ſont peu violens, de courte durée, & toujours exempts de tout danger.

Quoique la fievre ſe manifeſte le plus ordinairement au tems que je viens de marquer, c'eſt-à-dire au huitieme jour de l'inſertion des fils varioleux; je ne dois pas taire que j'ai plus d'un cas par devers moi, dans leſquels les playes n'ayant commencé de s'alterer qu'après le neuvieme, la fievre n'a paru que le douzieme & méme le treizieme jour; au lieu que chez ceux qui n'ont pas contracté la petite Vérole, les playes n'ont jamais formé d'eſcarre, & ont été exactement fermées au huitieme jour. Reprenons notre hiſtoire.

Dans cet état je retranche au Malade toute nourriture ſolide; je lui interdis même l'uſage des bouillons à la viande. Je ne lui accorde qu'une décoction de ris, d'orge, ou une infuſion de capillaires avec des fleurs de violettes pour toute boiſſon & toute nourriture, dont je conſeille de l'abreuver copieu-

ſement. Après les dix ou douze premieres heures de la fievre, la peau ſe relâche & ſe détend, la chaleur diminue, & une douce moiteur commence d'arroſer & de déſalterer le Malade qui ne boit plus avec le même empreſſement. Sur le déclin de la fievre, l'éruption commence à ſe faire ; mais elle ne ſuit pas le même ordre que dans la petite Vérole naturelle. Les premiers boutons ſe manifeſtent aux environs des playes; enſuite il en paroit à la face, ſi elle doit en avoir, & après elle au col, à la poitrine, au reſte du corps, & aux membres. L'éruption ſe fait entierement dans deux fois vingt-quatre heures ; & dès qu'elle eſt faite, tous les petits ſymptômes qui l'ont précédée, ceſſent entierement. Le Malade n'attend pas juſqu'à ce terme pour demander à manger, & pour être preſſé de le faire, ſurtout les enfans. L'éruption commençant, je fais prendre au Malade deux ou trois priſes de confection hyacinthe diſſoute dans un peu de vin, ou de la ptyſane ordinaire, que je donne de douze en douze heures, en des doſes proportionnées aux différens âges, & aux différens tempéramens.

Cette petite Vérole eſt toujours non-ſeulement très-diſcrete, mais ordinairement les boutons ſont en fort petit nombre ; deſorte que j'ai vû plus d'un enfant n'en avoir qu'une vingtaine ; & les perſonnes en qui j'en ai le plus rencontré, n'ont pas eu au delà de deux-cent boutons, hors mon Fils qui en a eu plus de cinq-cent.

L'éruption étant finie, les urines qui étoient avant la fievre fort tenues & fort claires, déviennent épaiſſes & prennent une couleur d'un blanc jauneâtre, qui augmente tous les jours en perdant du jaune à proportion qu'elles gagnent du blanc; de ſorte que la ſupuration ſe faiſant, les urines déviennent tout-à-fait ſemblables au thé au lait.

Dès que la ſupuration commence à ſe faire aux boutons, c'eſt-à-dire, vers le troiſieme jour après l'éruption, les playes s'ouvrent & rendent d'abord une humeur ſéreuſe, qui acquiert peu à peu de la conſiſtance, & devient enfin purulente & un véritable pus bien cuit & bien épais. Il arrive quelquefois que cet écoulement purulent a une acrimonie capable d'excorier la peau voiſine & d'y produire de petites phlogoſes éréſipélateuſes qui ne choquent que l'œil ſans offenſer le malade. La fievre de ſupuration ordinaire dans la petite Vérole naturelle, & ſi dangereuſe qu'elle ne finit ſouvent qu'avec la vie du malade, n'a point lieu ou très-rarement dans celle-ci. Je puis aſſurer avec vérité, ne l'avoir pas encore rencontrée. On n'en ſera pas ſurpris, ſi on conſidére que cette fievre n'eſt pas eſſentielle à la petite Vérole naturelle, puiſqu'on ne la voit gueres que dans l'eſpèce confluente, & parmi les diſcretes dans celles où le nombre des boutons eſt grand; mais quand il arrive que l'épidemie de la petite Vérole naturelle eſt benigne, & que le nombre des boutons que l'on a eſt fort petit; il arrive auſſi que la ſupuration ſe fait ſans fievre;

or, comme les petites Véroles artificielles ſont toujours benignes, & que le nombre des boutons eſt fort petit, la fievre de ſupuration, par une parité néceſſaire, doit en être bannie. Les Inoculateurs écrivent cependant que cette fievre ſe rencontre quelquefois, & je le crois ſans difficulté; parceque, malgré ſa diſcrétion, la petite Vérole inoculée peut produire quelquefois un nombre de boutons ſuffiſant pour exciter cette fievre.

La ſupuration étant faite, les boutons croiſſent & s'élevent ſphériquement. Ils ont à leur baſe un cercle rouge qu'ils conſervent juſqu'à leur parfaite mâturité. Ils acquiérent, en avançant vers ce terme, une couleur d'un blanc jauneâtre. S'ils ſont un peu nombreux au viſage, il ſe tuméfie de même que les bras, à proportion de la quantité des puſtules; & la peau rougit dans les intervalles des boutons. Au neuvieme jour de l'invaſion de la fievre, c'eſt-à-dire au ſeptieme de l'éruption, leur pointe s'affaiſſe & ſe rompt, les puſtules s'encroutent, ſéchent & tombent peu de jours après; & ne laiſſent après leur chûte aucun creux, mais ſeulement de petites tâches violettes qui s'effacent beaucoup plûtôt que celles de la petite Verole naturelle.

L'eſcarre formé ſur les bords des playes tombe quelques jours avant la mâturité des puſtules, & les playes préſentent alors des petits ulcères qui fourniſſent un pus épais & abondant. Cet écoulement varie beaucoup, tant pour l'abondance de la matiere qui en ſort, que pour la durée de la ſupuration.

Ordinairement cet écoulement ne tarit que huit jours après l'exſiccation des boutons. Quelquefois les playes ſont ſéches, & alors il convient de garnir les plumaceaux d'onguent baſilic pour augmenter la ſupuration; d'autresfois elle eſt extrêmement abondante, ce qui arrive, ſurtout, lorſque les inciſions ont outre-paſſé la peau & percé la membrane adipeuſe; dans ce cas, ſi on voit croître des chairs fongueuſes & molaſſes, au fond & aux bords des playes, on les panſera avec l'onguent de Styrax. Il eſt raporté par des Inoculateurs célébres qu'on a vû fluer des playes pendant trois mois; pour moi je n'en ai encore vû aucune dont l'écoulement ait duré plus d'un mois; cependant la longeur ne doit jamais être regardée comme un mal. Quelquefois une des playes ſe ferme peu de jours après l'inciſion, quelquefois elle flue pendant trois ou quatre jours & ſeche tout-à-coup, l'écoulement devenant plus abondant à l'autre playe. Comme il pourroit ſe faire qu'un écoulement de pluſieurs mois fatiguât trop le Malade, on l'arrêteroit alors, en employant quelque ptyſane diuretique, & en panſant les playes à ſec.

L'éruption étant faite, & la fievre ayant entierement ceſſé, j'augmente, par degrés, la nourriture du Malade. Je lui accorde d'abord deux petites ſoupes, une le matin & l'autre le ſoir. Pendant trois jours cette nourriture légere doit ſuffire, & on ne doit pas l'augmenter, qu'on ne voye les boutons blanchis par la ſupuration, dans l'incerti-

tude si elle sera accompagnée de la fievre ou non. Après ce tems & jusqu'à l'exsiccation des pustules, on peut ajouter à la nourriture du Malade une fois le jour, un œuf frais, un morceau de poisson bouilli ou roti, ou mieux quelques pomes cuites. Après l'exsiccation des boutons, on fera prendre au Malade une Médecine *anti-phlogistique*; le lendemain, ou le surlendemain de sa Médecine, on le levera, & on changera tous ses linges. Trois ou quatre jours après on réïtérera la Médecine, & une troisieme fois, sept ou huit jours après la seconde. A l'égard des Adultes, j'estime qu'il seroit avantageux de leur faire une saignée au bras avant la seconde Médecine, pour les raisons que j'ai alléguées dans le chapitre de la petité Vérole naturelle. Les enfans me paroissent moins dans le cas d'en avoir besoin. La nourriture sera augmentée par gradation, après la premiere Médecine, de façon qu'après la troisieme le Malade se trouvera, à cet égard, à son ton ordinaire.

Dans la petite Vérole artificielle, le nez & la gorge sont toujours libres, les yeux ouverts & le sommeil tranquille. Les seules incommodités qui affectent le Malade, sont peut-être l'apétit qu'on ne leur permet pas de satisfaire, & le lit, auquel on l'assujetit plus par prudence que par besoin; mais ces incommodités se trouvent abondamment compensées par la bénignité de la maladie, sa brieveté & l'agrément que l'on a de pouvoir jouir, pendant tout son cours, hors

hors la courte durée de la fievre, de la conversation de ses parens & de ses amis, & d'y prendre part sans en être incommodé.

ARTICLE CINQUIEME.

La petite Vérole inoculée se termine sans danger.

C'EST un axiome généralement reçû en Physique, que les effets sont relatifs à leurs causes. Or dans la petite Vérole naturelle, un nombre prodigieux de circonstances se réunissent souvent dans le même sujet, & concourent à aggraver la cause productrice du mal. Nous sommes entrés à cet égard, au Chapitre premier de cet Ouvrage, dans un détail assez long qu'il seroit superflu & ennuyeux de repéter ici. Nous avons ensuite établi, dans l'Article premier du Chapitre troisième, par des preuves tirées de la nature de l'inflammation varioleuse, que la petite Vérole artificielle ne sçauroit produire des effets violens, à cause des préparations qui applanissent les voyes à la maladie qu'on doit exciter ; il ne reste plus qu'à prouver par le fait que les simptômes violens en sont véritablement exclus pendant sa durée, & qu'aucun événement fâcheux ne la suit.

Il conste par le fait, au raport de tous les Inoculateurs, que la petite Vérole inoculée n'est jamais précédée d'une fievre violente & de longue durée, que les convulsions & les délires en sont bannis, que l'éruption n'est

jamais confluente ; qu'après elle, la fievre cesse entierement, que la tranquillité, le sommeil & l'apetit n'abandonnent point le malade, que la fievre revient très-rarement lors de la supuration des boutons, qu'elle est fort légere & ne dure que quelques heures, lorsqu'elle revient, que les boutons croissent, blanchissent & séchent dans l'espace requis de sept jours, qu'ils ne se remplissent jamais d'une humeur sanieuse & fætide, qu'ils forment une croute blonde, qu'on ne voit point dans leurs intervalles, la peau marquée de tâches violettes, ou noires; que le visage & les bras ne s'enflâment & ne se tuméfient point, ou très-peu; que les croutes, en tombant, ne laissent point de creux sur la peau; qu'on n'a, pendant le cours de la maladie, point d'opression à la poitrine, de gêne dans la respiration, d'embarras & d'inflammation angineuse à la gorge, d'enchiffrénement au nez; que les yeux sont toujours clairs & ouverts; qu'on ne souffre point de ptyalisme; qu'on ne répand du sang ni par le poumon, ni par l'anus, ni par les voyes urinaires, & que ces voyes ne sont jamais fermées au passage de l'urine; qu'après elle, on ne court jamais le risque d'une seconde maladie, souvent plus fâcheuse que la premiere, c'est-à-dire, la fievre putride secondaire; que les tumeurs, les dépôts, les fluxions qui privent les malades de leurs membres, de leurs yeux; les creux, les cicatrices qui dégradent leur figure après la petite Vérole naturelle, sont accidens entierement étrangers à la petite

Vérole artificielle, & qu'enfin la mort qui moissonne la septieme partie de tous ceux qu'attaque la naturelle, à peine *millesime* aujourd'hui, pour me servir de l'expression du savant Mr. de la *Condamine*, ceux qui la contractent par la voye de l'inoculation.

S'il est vrai, dis-je, comme le fait le démontre, que les symptômes qui précédent l'éruption de la Vérole artificielle, sont benins & de courte durée, s'ils cessent après l'éruption & ne reviennent plus, si après l'exsiccation des pustules, aucun accident fâcheux ne la suit; il doit être vrai aussi que la maladie se terminera toujours sans danger.

A toutes ces preuves, tirées du fait de la maladie, ajoutons-en une derniere plus lumineuse & plus convaincante, tirée des personnes inoculées. Les Docteurs *Butiny*, *Cramer* & *Joly* de Geneve; Le Docteur *Tissot* de Lausanne en Suisse, en comptent entr'eux quatre, plusieurs centaines, sans aucun événement fâcheux. Tout Paris connoît les inoculations du célébre Docteur *Tronchin*. Le nombre s'y est bien accru depuis. On n'a pas inoculé avec moins de succès à Lyon, à Nîmes, à Aix, à Arles, & dans plusieurs autres Villes du Royaume; mais tous ces nombres réunis ne sont rien en comparaison des Tables données en Angleterre par les Docteurs *Jurin*, *Kirpatrick*, *Midleton*, & *Ramby*. En 1754, ce dernier avoit déja inoculé douze cent personnes sans aucun événement malheureux, & le Docteur Midleton sur huit cent n'avoit perdu qu'un sujet.

Qu'il seroit consolant pour moi de pouvoir présenter ici des tables qui rendissent le même témoignage à mon zèle, & qui répandissent dans mon cœur la douce satisfaction d'avoir conservé, à ma Patrie & à l'Etat, autant de sujets qui pourroient dans la suite en faire l'apui, l'ornement & les délices ! Si je ne puis présenter encore qu'une table chargée de dix-sept personnes inoculées par moi ; je me glorifie au moins, avec plaisir, d'avoir introduit dans notre Province & dans cette Ville, la salutaire méthode qui a conservé leurs jours & leur figure, & dont l'heureuse semence pourra produire des fruits au centuple.

Telle est l'Histoire d'une maladie qui à peine en mérite le nom par sa grande bénignité, & telle nous l'avons constamment reconnue dans les dix-sept opérations que nous en avons dirigé. Nous y joindrons quelques réfléxions qui nous ont été fournies par la nature de la maladie, par ses symptômes, & par différentes circonstances qui aggravent la petite Vérole naturelle, qu'on ne rencontre jamais dans l'inoculée, & qui en prouvent les avantages.

REFLEXIONS.

1ere. Il y a des épidémies de petite Vérole naturelle si malignes, que ceux qui en sont attaqués courent toujours, s'ils n'en meurent pas, un très-grand danger, quoique leurs humeurs paroissent disposées favorablement à la recevoir. Ne voit-on pas

fréquemment, dans de telles épidémies, des enfans nourris de fort bon lait, par des Meres bien constituées, très-saines, & qui s'observent fort exactement dans leur façon de vivre, en contemplation de leurs Nourrissons, succomber en foule sous les coups de la petite Vérole naturelle ? Il n'est donc pas prudent d'employer l'inoculation pendant de telles épidémies, pour ne pas exposer le Malade au concours des miasmes varioleux malins, répandus par l'épidémie avec le virus que l'on introduit par les playes artificielles. On doit alors se préserver autant qu'on le peut de la contagion & de l'épidémie, en s'éloignant des lieux infectés; ou si l'on a recours à la Méthode, on doit employer des préparations plus exactes & plus longues pour rendre le sang moins susceptible des impressions de l'air armé de ces miasmes empestés.

2e. Lorsqu'il régne quelque maladie épidémique de mauvais génie, il n'est pas prudent de se soumettre à l'inoculation, parce que cette méthode n'exemptant pas des autres maladies auxquelles l'homme est sujet, il peut arriver que l'épidémie régnante rencontre dans les humeurs de la personne inoculée, une disposition à contracter cette maladie, & qu'elle ne se dévelope en même-tems que la petite Vérole. On auroit alors deux ennemis à combattre à la fois, ce qui feroit un cas fâcheux; mais quand même on ne contracteroit pas en entier la Maladie régnante, les Médecins observent

tous les jours, que celle qui prédomine influe toujours sur les autres maladies dont on est affecté pendant le regne de l'épidémie. C'est-pourquoi les Inoculateurs de Geneve ont remarqué que les petites Véroles inoculées avoient été moins bénignes pendant la durée d'une fievre maligne qui avoit régné épidémiquement dans leur Ville.

3e. La petite Vérole étant une maladie d'une nature inflammatoire, & dans laquelle il doit se faire nécessairement une éruption cutanée; on ne doit pas la communiquer pendant les chaleurs de l'Eté, dont l'ardeur augmenteroit l'effervescence des humeurs, mettroit le sang dans un état phlogistique, & pourroit occasionner, par-là, une Vérole confluente, toujours incommode au Malade, & ordinairement dangereuse; on ne doit pas aussi la communiquer pendant l'Hyver, parce que le froid étant le plus puissant des toniques, tend les fibres, resserre les surfaces, s'opose à la libre sortie de l'humeur varioleuse, ou après que l'éruption en est faite, l'impression d'un air trop froid peut causer à la peau des mouvemens spasmodiques qui repoussent l'humeur de la circonférence au centre, au grand détriment du Malade. Les saisons les plus commodes sont donc le Printems & l'Automne, qui méritent, par leur température, la préférence sur les deux autres pendant lesquelles on pourra préparer les sujets; cependant tout étant égal, j'ai observé qu'il y avoit plus d'avantage & de commodité dans ce Pays pour le Malade,

d'être inoculé en Mars & en Novembre, que de l'être en Mai & en Septembre. A l'égard des âges, le plus convenable est depuis trois ans jusqu'à douze; au-dessous de celui-là, outre qu'on a la dentition à craindre, & la difficulté de pouvoir préparer les enfans, ils ont encore le genre nerveux trop délicat, & les incisions que l'on fait pour apliquer les fils varioleux, peuvent exciter des mouvemens convulsifs auxquels il ne convient pas de les exposer. Au-dessus de douze ans, le sang est plus bouillant, plus inflammable; les passions plus vives & plus difficiles à modérer. L'âge viril offre moins de commodités; l'embarras du ménage, l'état & les emplois auxquels on est assujetti, sont autant d'obstacles qui s'y oposent; il exige, outre cela, des préparations plus sérieuses; la dureté des fibres & la sécheresse de la peau ne le permettent plus à la vieillesse.

4e. Le choix de l'âge & de la saison étant faits, on doit encore examiner attentivement le sujet, avant de le soumettre à l'inoculation. Ceux qui par des défauts de conformation à la poitrine n'ont pas le poumon logé commodément; ceux dont les humeurs sont ou scrophuleuses, scyphillitiques, scorbutiques, ou souillées de quelque autre virus, doivent en être éloignés jusqu'après la correction de ces vices, soit par raport au plus grand risque qu'ils couroient pendant leur petite Vérole, soit pour ne pas nuire à la Méthode, sur le compte de laquelle des

esprits mal-intentionnés pourroient mettre les événemens fâcheux qui ne dépendroient que du vice de leurs humeurs ou du défaut de conformation. Pour la même raison, on ne doit y admettre ni les femmes pendant leur grossesse, ni les filles qui touchent au terme de leur puberté, ni les nourrices ; & surtout on doit bien prendre garde que les succès multipliés n'enhardissent au point de négliger les préparations antécédentes, & qu'il n'arrive en conséquence, comme nous aprenons qu'il est arrivé à Geneve pendant le mois de Septembre dernier, où pour s'être trop familiarisés avec cette Méthode, on a eu plusieurs événemens fâcheux, qui n'ont pas, à la vérité, abouti à la mort des inoculés ; mais qui ont occasionné quelques petites Véroles confluentes, qui ont rapellé les préparations plus longues & plus exactes, & avec elles les premiers succès.

5e. La petite Vérole artificielle, n'est pas moins contagieuse que la naturelle ; sa bénignité ne lui fait rien perdre de son essence. Le pus qui se forme dans ses boutons, acquiert la même consistance & les mêmes qualités que l'autre. Il est en toutes choses conforme à celui des Véroles naturelles, lorsqu'elles sont discretes & bénignes. Il communique la petite Vérole, soit naturelle, soit artificielle, tout aussi sûrement qu'elle. Les trois premiers sujets que j'ai inoculé après mon fils, l'ont été avec des fils garnis du pus des boutons de sa Vérole artificielle. J'ai, outre cela, deux exemples qui prou-

vent ſa contagion. Le premier regarde ma fille, qui prit de ſon frere, pour l'avoir furtivement embraſſé pendant ſa convaleſcence, une petite vérole très-confluente & très-maligne. Le ſecond regarde le fils aîné de Madame de *Rey* de *Foreſta*, qui la prit auſſi pendant la convaleſcence de ſa ſœur que j'avois inoculée, & qui ne l'eut guères moins confluente que ma fille. Outre cela, les boutons de la Vérole inoculée, employent le même nombre de jours que ceux de la Vérole naturelle, depuis leur éruption juſqu'à leur exſiccation; c'eſt-à-dire que dans l'une tout comme dans l'autre, ce terme eſt de ſept jours. Il eſt vrai que dans la durée entiere de la maladie, on gagne ordinairement deux jours ſur la naturelle, & quelquefois trois; par la raiſon que dans celle-ci la fievre d'ébullition ne dure communément que quarante-huit heures, & qu'elle ſe termine quelquefois en vingt-quatre, après leſquelles l'éruption ſe fait; au lieu que la naturelle eſt précédée d'une fievre de trois, quatre, & quelquefois cinq jours avant la ſortie des boutons. Mais depuis l'éruption juſqu'à l'exſiccation des boutons, le même nombre de ſept jours ſe remarque dans l'une & dans l'autre.

6e. Il en eſt de la petite Vérole artificielle tout comme de la naturelle, une fois qu'elle eſt excitée. Nous avons dit dans le chapitre premier, que plus la matiere varioleuſe s'aſſimiloit lentement, plus ſon expulſion étoit tardive & renvoyée juſqu'au quatrieme jour

de l'invasion de la fievre, ou après lui, plus aussi elle avoit de bénignité & moins de confluence. Il en est de même dans l'artificielle. J'ai remarqué que ceux de mes inoculés en qui la fievre s'est manifestée au septieme ou au huitieme jour après l'insertion des fils varioleux, l'ont eue plus longue & plus forte que ceux en qui elle n'a paru qu'au neuvieme ou au dixieme jour; & deux d'entr'eux, chez lesquels la fievre a tardé jusqu'au douzieme jour de leur inoculation, ne l'ont eue que pendant vingt-quatre heures, & beaucoup moins grande. La même chose est arrivée à l'égard des boutons. Les premiers en ont eu un nombre beaucoup plus considérable que les seconds; & les derniers ont encore été plus favorablement traités à cet égard.

7e. La depuration dont jouit le sang par les voyes urinaires, & l'écoulement qui se fait par les incisions pratiquées pour introduire le virus, sont deux avantages exclusifs à la petite Vérole artificielle. Dès que l'éruption commence à se faire, les urines empruntent une couleur blancheâtre, qui augmentant pendant deux ou trois jours, devient enfin semblable aux infusions de thé au lait. Elles déposent au fond du vase où on les reçoit, un sediment blanc, épais, visqueux, & très-fœtide. Il est problable qu'une portion de l'humeur que le virus varioleux introduit, s'est assimilé trouvant plus de facilité à se porter vers les voyes urinaires, fait sa secretion & s'écoule par cette voye. Je suis

d'autant plus porté à le croire, que ceux en qui cette depuration a été plus abondate par cette voye, ont constamment eu moins de boutons que les autres en qui elle a été moindre. Les boutons étant supurés, cette couleur blanche diminue ainsi que le sediment, & revient bientôt à la naturelle. Dans le même tems, les playes artificielles s'élargissent. Il en sort une humeur d'abord ténue, ensuite blancheâtre, laiteuse & purulente, plus ou moins abondante. De façon que l'humeur qui sort par les playes, suit dans la couleur & la consistance les mêmes dégrés par lesquels passe celle qui est renfermée dans les boutons. Elle lui est donc analogue, & diminue d'autant plus le nombre des boutons dont la peau auroit été couverte, qu'elle sort plus abondamment par les playes. Cela me paroît si conforme à la raison & à l'expérience, que mon fils, qui de tous mes inoculés est celui jusqu'à present qui a eu le plus de boutons, & dont la petite Vérole a aproché de la confluente, a toujours eu les deux playes seches, & n'a jamais rendu des urines blancheâtres.

8e. Indépendamment de tous les avantages que l'Inoculation réunit pour procurer une petite Vérole heureuse, la seule transplantation bénignifie la maladie. La preuve en est tirée du succès qu'eut en 1728, ou 1729, un Missionnaire Carme des environs de la Colonie Portugaise *du Para*, qui, au raport de Mr. de la *Condamine*, sur la simple connoissance qu'une Gazette d'Europe lui avoit

donné de l'inoculation, sauva par cette méthode, ceux de son troupeau qu'une épidémie pestilentielle de petite Vérole naturelle n'avoit pas encore attaqué; son exemple ayant été suivi par un de ses Confreres Missionnaire sur les bords de *Rio-Negro*, il eut le même succès. Le Docteur *Jurin* raporte la même chose d'une épidemie maligne qui ravageoit les Colonies Angloises à *Boston*. Les Agriculteurs nous en fournissent, par analogie, une autre preuve; car ils observent que les terres qui sont ensemencées pendant plusieurs années des mêmes grains qu'elles ont produit, ne donnent plus que de mauvaises recoltes, & ne produisent que des grains d'une qualité annuellement inférieure; au lieu que les mêmes terres avec les mêmes cultures, lorsqu'ils ont attention d'y transplanter de nouvelles semences, fournissent une production plus abondante, & d'une qualité beaucoup meilleure.

9e. Il ne paroit pas douteux aussi que la bénignité du pus dont sont impregnés les fils varioleux qu'on insére dans les playes artificielles, ne dévelope avec bénignité, par analogie, le germe varioleux qu'il rencontre dans le sujet inoculé. Ce n'est que par cette raison, si je ne me trompe, que les épidemies bénignes de petite Vérole naturelle répandant dans l'air de Miasmes de même nature, communiquent par analogie, de petites Véroles généralement bénignes. Que s'il arrive, dans la multitude, que quelques-uns ne jouissent pas de cet avantage, alors

alors cela ne peut venir que de la mauvaiſe diſpoſition des ſujets qui la contractent, ce qui ne prouve que la néceſſité des préparations. Ne peut-on pas regarder un ſujet qu'on inocule, à peu près comme un arbre que l'on ente? Si la greffe que l'on met entre l'écorce & le bois eſt de bonne qualité, l'arbre qu'elle produira le ſera auſſi; le contraire arrivera, ſi la greffe eſt mauvaiſe. De même un pus pris d'une petite Vérole douce & bénigne, introduit dans le ſang d'un ſujet à qui on veut la communiquer, tout étant égal d'ailleurs, doit produire une petite Vérole bénigne, comme une bonne greffe, produit un bon arbre. Cependant on ne doit pas tellement compter ſur les avantages de la tranſplantation, & de la bénignité du pus qu'on inſinue dans le ſang du ſujet inoculé, qu'on néglige les préparations antécedentes qui ſeront toujours le correctif le plus aſſuré des accidens qu'on peut rencontrer dans la petite Vérole artificielle.

10e. Quelquefois, malgré les préparations les plus convenables, & le plus longtems continuées; malgré la bénignité du pus qu'on introduit; malgré la dépuration qui ſe fait dans le ſang par la voye des urines, & l'écoulement purulent des playes artificielles; il arrive que parmi les puſtules de bonne qualité, on en compte pluſieurs qui ſont remplies d'une humeur ſanieuſe, noirâtre, gangréneuſe, qui ſont douloureuſes au tact, dont le cercle eſt livide, le

voisinage comme phlegmoneux ou éréſipélateux, & qui forment des croutes noires qui tombent beaucoup plus tard que les autres. J'ai vû ſur dix-ſept un cas de cette nature. On peut préſumer que le germe de ce ſujet étoit malin & de mauvais génie, & que s'il eût manqué des ſecours & des avantages que l'Inoculation avoit réuni en ſa faveur, ſon ſort, s'il n'avoit été funeſte, auroit pour le moins été douteux.

11e. Depuis plus de quarante ans que la Méthode de communiquer la petite Vérole eſt établie en Angleterre, tous les Inoculateurs y ont obſervé qu'on ne la reprenoit plus naturellement, quand on l'avoit une fois contractée par l'Inoculation. En effet, elle s'annonce par les mêmes ſignes que la naturelle, elle a une ſemblable éruption, elle employe le même nombre de jours depuis ſa ſortie juſqu'à l'exſiccation, ſes boutons ſe rempliſſent d'un pus qui la communique, elle a enfin tous les caractères & toutes les qualités de la Vérole naturelle, elle n'en differe que par la bénignité; elle doit donc jouir du même privilège d'en affranchir, pour toujours, le ſujet qui l'a une fois contractée. Ce n'eſt encore que ſur la foi d'autrui que je puis aſſurer la vérité de ce fait; mais en attendant que le tems ait confirmé parmi nous cette vérité, je puis avancer que mon fils, le premier de mes Inoculés, après l'avoir communiquée naturellement à ſa ſœur, a badiné avec elle depuis le commencement de la maladie juſqu'à la

fin de sa convalescence, que je l'ai mené le Printems suivant chez plusieurs garçons de son âge, que j'avois inoculé, avec lesquels il a badiné pendant tout le cours de leur maladie sans l'avoir contractée de nouveau. Mlle. de *Rey* de *Foresta*, qui dans la convalescence de sa Vérole artificielle, la communiqua aussi à son frere, n'en fut pas éloignée pendant sa durée ni après, & ne l'a pas reprise. Ce sont-là les seules époques que je puisse alléguer en particulier ; mais s'il arrivoit qu'un des sujets que j'ai inoculé ou que je pourrai inoculer dans la suite, reprit naturellement la petite Vérole, je promets au Public de lui en faire part de bonne foi. Les Inoculateurs ont encore observé, que quand on a eu une fois la petite Vérole naturellement, on ne la reprenoit plus par l'Inoculation. Cette épreuve a été répétée jusqu'à trois fois inutilement sur le même sujet. Le Docteur *Pomme*, le fils, connu par son élégante dissertation sur les affections vaporeuses des deux sexes, & qui fait la Médecine à Arles avec beaucoup d'honneur, m'a écrit que de trois sujets inoculés dans sa Patrie, sous sa direction, le mois de Septembre dernier, un n'avoit pas pris la petite Vérole, parce que sa Nourrice assuroit qu'il l'avoit eue dans sa tendre enfance ; une seconde épreuve qui fut faite, malgré l'assertion de la Nourrice, confirma la vérité qu'elle soutenoit, & prouve, incontestablement, qu'on ne reprend pas la petite Vérole par la voye artifi-

cielle, s'il eſt vrai qu'on l'ait eue naturellement.

12e. Il n'eſt pas moins important, pour le Public, de ſavoir que parmi les ſujets qui ſont ſoumis à l'Inoculation, il y en a toujours un certain nombre qui ne contracte point la petite Vérole. Les obſervations ont fixé ce nombre à un ſur vingt-cinq ou trente. De ſorte que ſi par la premiere opération, la petite Vérole n'ayant pu être excitée, la répétition de la même opération, que la prudence exige de faire, pour qu'il ne reſte aucun doute ſur la communication du virus extérieur avec le ſang, ne la produit pas; on peut être aſſuré, comme tous les Inoculateurs l'ont obſervé, qu'on ne la prend plus naturellement pendant le reſte de la vie, quoiqu'on ſe trouve expoſé à la contagion & aux épidémies de la petite Vérole naturelle. Cette obſervation a détruit l'ancienne objection qu'on avoit formé contre l'Inoculation; qu'on s'expoſoit volontairement à contracter une maladie qu'on n'auroit peut-être jamais. Les deux fils de Mr. Roux Négociant ſur le grand Quay, près la Place au Bois, que j'avois inoculé le 27 Novembre dernier, ſont dans le cas de n'avoir pu contracter la petite Vérole, après l'avoir attendue inutilement pendant dix-huit jours; on les auroit ſoumis une ſeconde fois à la même opération, ſi les froids qui ſurvinrent, n'en avoient détourné. Mais, pour en avoir le cœur net, il a été convenu avec le Pere, qu'ils ſeroient réinoculés la

Printems prochain. Je communiquerai au Public le ſort qu'aura eu cette ſeconde épreuve.

A l'égard des objections qu'on a formé contre l'Inoculation dans ſa naiſſance, ſans avoir beſoin de recourir aux premieres réponſes faites par les Médecins Anglois, en leur Langue ou en Latin; nous renvoyons les perſonnes qui auront quelques doutes là-deſſus, aux Traités qui ont été écrits ſur cette matiere dans notre Langue, par les Docteurs *Tiſſot* & *Butiny*, & par M. de la *Condamine*. Ils y ont non-ſeulement répondu aux objections déja formées, mais ils ont encore prévenu toutes celles que le Public n'auroit peut-être pas imaginé, tant dans le moral que dans le phyſique. Ainſi cette matiere ayant été, pour ainſi dire, épuiſée par ces Savans Ecrivains, nous terminons nos réflexions & cet ouvrage par une concluſion tirée de l'expoſition de l'une & de l'autre petite Vérole; afin que, dans un tableau racourci, on puiſſe mieux & plus facilement en faire le parallèle.

CONCLUSION.

La petite Vérole naturelle, traitée ſuivant la Méthode que nous avons donnée au Chapitre premier de cet Ouvrage, ne ſeroit pas à beaucoup près auſſi funeſte à l'humanité; ſi le Public, ſouvent imbu de préjugés contraires, n'empêchoit pas les Médecins d'agir convenablement à la nature du mal, ou ſi les Médecins eux-mêmes étoient toujours

apellés, sur-tout dans le premier tems de la maladie, où leurs conseils sont le plus nécessaires; mais, outre qu'un funeste préjugé s'opose à cette salutaire méthode, & qu'au lieu de Médecins, cette maladie est souvent livrée aux conseils tumultueux de quiconque veut bien se donner pour guérisseur; elle surprend encore les personnes qui n'en ont pas encore payé le tribut à la nature, dans les circonstances les plus aggravantes. Un âge trop avancé, les chaleurs excessives de l'Eté, ou les froids cuisans de l'Hyver, la puberté, la menstruation, la grossesse, sont bien des causes propres à rendre la maladie toujours dangereuse & souvent funeste; mais ce ne sont pas de moyens qui en défendent. Les débauches, les exercices violens, les actes des passions bouillantes qui la précédent, l'excitent plûtôt qu'ils ne l'éloignent. Les erreurs qui se commettent si familierement sur cette maladie avant l'éruption, les secours qui manquent dans plusieurs occasions, comme sur la mer, à la campagne; la complication de cette maladie avec une autre, sont autant de causes que nous ne sommes pas plus les maitres de détourner, qu'il ne dépend de nous de ne pas contracter la petite Vérole, elle-même. Toutes ces causes concourent cependant, à notre insçû, à enlever un pere & une mere nécessaires au soutien & à l'éducation d'une nombreuse famille; un fils qui en faisoit l'apui & l'espérance; un Magistrat dont la perte fera gémir la veuve & l'orphélin; un guerrier dont le

bras étoit le ſoutien de l'Etat ; un Philoſophe, un Orateur qui en faiſoient la gloire & l'ornement. Telles ſont les accablantes déprédations de cette cruelle maladie. D'un autre côté, les dégradations qu'elle cauſe ne ſont ni moins à craindre, ni moins à prévenir. Les uns perdent l'uſage de la lumiere & avec lui ſouvent tous les moyens de pouvoir ſe ſuſtenter ; les autres ſont mutilés dans ce ſens. Ceux-ci rendus hydeux par de larges creux & de profondes cicatrices, perdent avec leur figure, ſurtout parmi le beau ſexe, l'eſperance d'un établiſſement avantageux que leur promettoit la beauté de leur viſage. Pluſieurs enfin par des tumeurs, des abcès, des fiſtules, des caries & des racourciſſemens dans leurs membres, trainent des jours languiſſans pendant le reſte de leur vie.

L'Inoculation, méthode ſalutaire, avouée par la Médecine-phyſique, par la raiſon, & étayée aujourd'hui par des expériences domeſtiques toujours heureuſes, prévient tous ces accidens fâcheux. Comme on n'eſt jamais ſurpris par cette Vérole artificielle, & qu'on ne la communique qu'après des préparations convenables, dans une ſaiſon tempérée, dans un tems éloigné de la menſtruation, de la puberté imminente, & des incommodités d'une groſſeſſe. Comme on la communique avec un pus doux & benin, qu'on ne peut commettre aucune erreur ſur ſon compte, lorſqu'elle ſe déclare, il arrive conſtamment qu'elle parcourt ſes tems avec douceur, avec

bénignité, & que la figure & les sens n'en sont pas plus offensés que la vie.

Voilà en abregé les deux tableaux de la petite Vérole naturelle & artificielle; voilà les causes qui les produisent telles que nous les avons dépeintes; voilà leurs effets: C'est au Public à juger & à opter.

Quel sera donc en France le sort de l'Inoculation? M. de la *Condamine* à qui je dois un témoignage public de reconnoissance, pour m'avoir déterminé par la solidité de ses écrits sur cette matiere à porter cette heureuse méthode dans ma famille, prophétise dans le premier sur le sort qu'elle aura parmi nous. Il renvoye à la génération suivante tout l'avantage d'en recueillir les fruits. Qu'il doit être aujourd'hui satisfait, ce Citoyen zélé, cet ami de l'humanité & de la population, de voir l'Inoculation établie dans toutes les Provinces du Royaume? Aucune Ecole, aucune faculté, aucun Collége de Médecine ne se montre aujourd'hui ouvertement contr'elle. Plusieurs au contraire la deffendent publiquement. En particulier le Collége dont j'ai l'honneur d'être Membre, la proposa en 1757 dans une these publique, où après avoir été contradictoirement discutée, le Docteur *Jourdan* soutint honorablement sa conclusion affirmative. Notre Province jouit de ses avantages dans ses trois principales Villes. Aix, Marseille & Arles s'applaudissent de l'avoir reçûe. Mgr. LE DUC DE VILLARS, notre illustre Gouverneur, pour encourager de plus en plus le Public, & rendre le Peu-

ple participant à cette heureuſe méthode, a établi dans la Capitale de ſon Gouvernement, un Hôpital, monument de ſa générosité & de ſa tendreſſe paternelle, dans lequel ſont admis, préparés & inoculés à ſes dépens tous ceux qui s'y préſentent. Il n'y a donc que le préjugé, enfant aveugle de l'ignorance, qui puiſſe en arrêter les progrès. Mais dans un Royaume auſſi éclairé que la France, ce préjugé qui ne peut regarder que le petit Peuple, ne ſera-t-il pas bientôt détruit par les écrits & par l'exemple des gens ſavans, des gens de lettres, & généralement de tous ceux qui penſent. Une Nation voiſine, jalouſe de notre gloire, & de la force que donne à notre Etat la multitude de ſes Sujets, a été la premiere à recevoir l'Inoculation. D'abord les partis ſi familiers, chez elle ſoutenus par les préjugés, l'ébranlerent dans ſa naiſſance, & en arrêterent les progrés : Mais depuis 1738 qu'elle y fut rétablie à l'occaſion d'une épidémie de petite Vérole naturelle qui ravagea Londres & tout le Royaume d'Angleterre, le Gouvernement y a élevé des Autels à la nouvelle méthode, & des Hôpitaux y ſont établis aujourd'hui aux frais de l'Etat, pour la conſervation du Peuple qui en fait, comme ailleurs, la principale force. Peut-être même que la population augmentée par ce ſecours, donne à cette Nation les forces & les moyens de continuer la guerre injuſte & cruelle qu'elle nous fait depuis pluſieurs années. Le Gouvernement Français ſi éclairé, & ſi attentif à

conserver & à augmenter le nombre des Sujets de l'Etat, ne négligera pas de favoriser une méthode si utile à la population. D'ailleurs, j'augure, du bon accueïl qui a déja été fait en France à l'Inoculation, qu'à l'exemple des Particuliers respectables qui l'ont adoptée pour leurs familles, les Directeurs des différentes Maisons de charité du Royaume, animés de cet espoir de zéle qui les fait agir pour la conservation des Pauvres qui leur sont confiés, l'établiront non seulement pour les Enfans de leurs Maisons; mais qu'ils y recevront encore du déhors tous ceux dont la misere ne leur permettroit pas de jouir de ses avantages.

Et afin que les avantages de la méthode que nous venons d'exposer dans cet Ouvrage constent par les faits, nous donnons au Public des Tables dans lesquelles on verra le nom des Sujets inoculés, leur âge, leur sexe, leur nombre & celui des boutons qu'ils ont eu.

TABLE DES INOCULÉS.

NOMS	AGES.	SEXE.	*Nombre des Boutons.*	*Nombre des Inoculés.*
Le 6 Octobre 1759, Gabriel-Joseph-Marie de Baux, mon fils a été inoculé.	*5 ans.*	*Garçon.*	*environ* 500	1
				1

NOMS.	AGES.	SEXE.	*Nombre des Boutons.*	*Nombre des Inoculés.*
M. Pierre-Alphonse Guys Magy, inoculé le 8 Avril 1760.	4 *ans & demi.*	*Garçon.*	*environ* 45.	1 1
M. Camille-Jean-Baptiste Grimod, inoculé le 14 Avril 1760.	7 *ans. & demi.*	*Garçon.*	*environ* 100.	1
Mlle. Julie de Rey de Foresta, inoculée le 19 Mai 1760.	6 *ans.*	*Fille.*	*environ* 200.	1
Mlle. d'Ogilvy, de Toulon, fille de Madame l'Intendante de Charron, inoculée le 9 Septembre 1760.	12 *ans.*	*Fille.*	*environ* 70.	1
				5

NOMS.	AGES.	SEXE.	*Nombre des Boutons.*	*Nombre des Inoculés.*
				5
Mr. d'Eymé, fils au Major du Fort St. Jean, inoculé le 15 Septembre 1760.	*3 ans. & demi.*	*Garçon.*	*environ* 100.	1
Mlle. Goudet, l'aînée, inoculée le 18 Septembre 1760.	*7 ans.*	*Fille.*	*environ* 30.	1
Mlle. Goudet, la cadete, inoculée le 18 Septembre 1760.	*6 ans.*	*Fille.*	*environ* 20.	1
Mlle. Aillaud de Montmartin, l'aînée, inoculée le 22 Septembre 1760.	*6 ans.*	*Fille.*	*environ* 20.	1
				9

NOMS.

NOMS.	AGES.	SEXE.	*Nombre des Boutons.*	*Nombre des Inoculés.*
Mlle. Aillaud de Montmartin, la cadette, inoculée le 22 Septembre 1760.	5 *ans.*	*Fille.*	*environ* 80.	9 1
Mme. Feraud Meynard, inoculée le 22 Septembre 1760.	21 *ans.*	*mariée.*	*Elle n'a pas eu la petite Vérole.*	1
				11

Comme cette Dame, à mon jugement, n'a pas eu la petite Vérole, & qu'un quelqu'un, se disant Chirurgien, lui a persuadé le contraire, sur une fausse éruption, j'ai été bien-aise, pour ma satisfaction particuliere, pour tirer cette Dame de la fausse sécurité où elle est, peut-être de bonne foi, d'avoir eu réellement la petite Vérole, & pour obvier à l'inconvénient qu'il en reviendroit à la nouvelle méthode, si elle venoit dans la suite à la contracter naturellement ; j'ai été

bien-aise de proposer le cas aux plus fameux Inoculateurs que je connoisse pour avoir là dessus leur sentiment. Voici la Lettre que je leur ai écrit, & les réponses que j'en ai reçu.

Extrait de la Lettre écrite à Mr. Tronchin à Geneve.

LE 24e. Septembre dernier, Madame Feraud, âgée d'environ vingt-un ans, après avoir été préparée convenablement à son âge, fut inoculée aux deux bras avec de gros fils bien garnis de pus de Vérole naturelle, & le même que celui avec lequel sept autres personnes, dont une adulte, ont été inoculées avec succès. Les fils ont séjourné pendant cinquante-quatre heures dans les playes, qui ont l'une & l'autre donné du sang lors de l'incision, & ne se sont point trouvés dérangés lorsque l'apareil a été changé. La Dame a fait sa résidence depuis le jour de son Inoculation, jusqu'au deuxieme Octobre suivant, dans un salon bas, inférieur au terrein de la rue de deux pans, vouté & traversé dans toute sa longueur par le conduit d'une fontaine. Jusqu'au premier Octobre, tout s'est passé chez elle comme si elle n'avoit pas été inoculée, excepté quelques démangeaisons qu'elle a ressenti aux playes, depuis le jour même de son Inoculation. Vers le cinquieme jour, je commençai d'apercevoir quelque légere altération aux bords des playes; mais cette altération, au lieu de former une escarre, a toujours

diminué ; & le huitieme jour après l'Inoculation, les playes ont été exactement fermées, ne se sont jamais re-ouvertes, n'ont formé aucune escarre, & n'ont, par conséquent, jamais rendu aucune humeur, ni purulente, ni séreuse. Cependant, le premier Octobre la Dame a été affectée d'un mal-aise, elle a eu de petits frissons, de légeres douleurs à la tête & aux reins, des nausées ; elle a même vomi une bouchée, mais tout cela s'est passé sans aucune impression de fievre. Le deuxieme Octobre, Mr. Feraud, son Mari, m'ayant fait remarquer la fraîcheur & l'humidité du rez-de-chaussée, je lui fis occuper, au second étage de la maison, un apartement exposé au Midi & fort chaud, & je remarquai dès ce jour-là, à son visage, deux ou trois petites tâches rouges, que je soupçonnai être un commencement d'éruption précoce. Dans la nuit du troisieme au quatrieme Octobre, la Dame fut un peu altérée & bût deux fois. On suposa qu'elle avoit eu la fievre, dont je ne reconnus aucun vestige ; à huit heures du matin, je la trouvai levée, & ne se plaignant de rien. Je la fis pourtant remettre dans son lit, où elle demeura bien couverte. Je lui fis prendre une prise de confection hyacinthe, dissoute dans un doigt de vin de Chypre ; elle en bût une seconde prise le soir, & une troisieme le lendemain matin. Il se fit alors une nouvelle espèce d'éruption d'environ six ou sept tâches rouges, avec une petite élévation, comme miliaire, dans le

milieu. Celles qui avoient paru deux ou trois jours auparavant, au lieu de croître & de soutenir leur couleur, pâlirent & séche-rent, & cette seconde espèce d'éruption eut le même sort le surlendemain de son érup-tion. De nouvelles tâches qui se montrerent de la même façon, le quatrieme & le cin-quieme Octobre, nous laisserent avec le mê-me chagrin de les voir sécher le sixieme, qui fut le dernier jour, que pour raison, je ces-sai de voir la Malade (si on peut apeller ainsi une personne qui n'a dans son lit aucune autre incommodité, que le chagrin de ne voir pas sortir & croître la petite Vérole qu'elle a voulu se donner.) De sorte que je n'ai jamais vû aucune de ces tâches prendre la tournure de boutons de petite Vérole, encore moins annoncer une supuration. Le septieme Octobre, la Dame fut visitée, à ma place, par un homme se disant Chirur-gien, & seulement toléré en cette qualité par la Communauté des Maîtres Chirurgiens de cette Ville, qui décida, hardiment, que c'étoit-là véritablement la petite Vérole, & qu'il en avoit vû plusieurs de cette espèce. (Ce sont, si je ne me trompe, ces décisions ignorantes & téméraires, qui mettent bien des gens dans l'erreur, de bonne foi, d'avoir eu cette maladie, qui ne craignent pas, en conséquence, de s'y exposer, & qui après sont fort étonnés de l'avoir, comme ils croyent, une seconde & quelquefois une troisieme fois.) Le même jour, septieme Octobre, Mr. *Veiré*, Apoticaire du Roi,

& Inſpecteur des pharmacies de la Marine, homme très-eſtimable par ſes talens, fut prié, par le Mary de cette Dame, de la viſiter. On lui fit remarquer toutes ces rougeurs, ſur leſquelles, en homme prudent, il ne ſe décida pas d'abord; mais étant revenu chez la Malade deux jours après, & les ayant trouvées pâlies & déſſéchées, il jugea que ce n'étoit point la petite Vérole. Le prétendu Chirurgien n'en a pas voulu démordre, & a perſuadé à la Malade & aux Parents de demeurer tranquilles à cet égard, & que la Dame l'avoit réellement. Il a prétendu de plus, après que Mr. *Veiré* a ceſſé de voir la Malade, qu'il s'étoit fait une nouvelle éruption, & qu'il y avoit eu de nouveaux boutons ſupurés. Cependant, qu'il s'accorde avec lui-même, ou qu'il avoue qu'il a conduit cette Vérole très-imprudemment, puiſque cette derniere éruption, ſi bien caractériſée à ſon jugement, n'a pu ſe faire plutôt que le dixieme (Mr. *Veiré* ayant vû la Malade, pour la ſeconde fois, le neuvieme au ſoir) & que dans le court eſpace de cinq jours, les boutons on crû, ſupuré, ſeché & ſont tombés au point d'avoir pu purger la Malade le ſeize, & la faire ſortir de ſa maiſon le dix-neuf, ſans aucun danger.

J'ai décidé que cette Dame n'a point eu la petite Vérole par les raiſons ſuivantes.

1°. Les playes n'ont jamais formé d'eſcarre, & le huitieme jour après l'inciſion, elles ont été exactement fermées.

2°. Je n'ai jamais vû ni soupçonné la fievre chez cette Dame.

3°. Elle n'a jamais eu d'éruption non seulement caractéristique de petite Vérole, qui une fois excitée par l'Inoculation, est précisement de même nature que la naturelle, dans la naissance, l'accroissement, la supuration, & l'exsiccation des boutons, hors quelques-uns qui séchent quelquefois sans supurer, & qui de même que la naturelle, met au moins sept jours à parcourir tous ces tems : Mais de plus ces éruptions cutanées qu'a eu cette Dame, n'ont jamais pû faire soupçonner deux jours de suite la petite Vérole par la pâleur & le desséchement qui sont survenus peu de jours après.

4°. Cette éruption cutanée survenue après le neuvieme Octobre, c'est-à-dire après que M. *Veiré* ayant cessé de voir la Dame, il n'y a plus eu des témoins éclairés ; cette éruption, dis-je, que le prétendu Chirurgien assure être de petite Vérole, & qui lui a pourtant permis de la purger le seize, ne sauroit être effectivement éruption varioleuse, puisqu'elle n'a été précédée immédiatement d'aucune fievre ni d'aucun des symptômes qui annoncent la petite Vérole tant naturelle qu'inoculée, & que son cours a été aussi rapide que celui des éruptions précédentes ; mais que c'est plutôt un effet de l'agitation que la prochaine menstruation de la Dame, qui arriva le onze, avoit excité dans son sang ; à quoi la chaleur du lit, de

l'appartement & de la ſaiſon peut encore avoir contribué.

Queſt-ce donc qu'on doit penſer des douleurs à la tête & aux reins, des friſſons, des nauſées, & du léger vomiſſement de cette Dame, arrivés le huitieme jour après l'Inoculation, & qui ſembloient ne devoir annoncer que la petite Vérole ? Et que penſer encore de ces différentes petites éruptions cutanées qui ſe ſont faites depuis le huitieme jour après l'inſertion des fils varioleux juſques après le dix-huitieme de lad. inſertion ?

Je réponds deux choſes : Ou la Dame a en elle le germe de la petite Vérole, ou elle ne l'a pas. Si elle n'en a pas le germe, la petite Vérole n'a pû être excitée, comme l'obſervent fort bien tous les plus grands Inoculateurs ; & dans ce cas-là, les friſſons, les douleurs à la tête & aux reins, les nauſées, &c, ne ſont que l'effet du venin qui a été inſinué dans ſon ſang par les inciſions, & qui après avoir été dévelopé, a excité ce tumulte paſſager ſans avoir pû produire la petite Vérole, pour n'avoir pas trouvé à s'aſſimiler une humeur analogue. Si elle en a le germe, il eſt probable que par l'habitation de huit jours dans un rez-de-chauſſée bas & humide, la matiere varioleuſe, qu'on a voulu introduire dans ſon ſang, ayant été relâchée, énervée, & comme diſſoute par la fraîcheur & l'humidité du lieu, n'a pas été capable d'exciter, dans le ſang de la Dame, un mouvement ſuffiſant pour produire l'aſſimilation de la portion varioleuſe qu'il peut

renfermer, & que ce mouvement trop foible n'a été ſuivi que des ſuſdites éruptions imparfaites, qui ne caractériſent point une vraye petite Vérole, & n'en mettent par conſéquent pas à l'abri. Tout comme il arrive des ſemences des Vers à ſoye, qui ayant été gardées pendant l'Hyver dans un lieu trop froid & trop humide, ne peuvent plus éclore au Printems, malgré la chaleur qu'on tâche d'exciter en elles; & s'il en éclot quelqu'une, elle ne produit jamais qu'un Ver languiſſant, qu'on ne peut guères reconnoître & apeller tel.

Je vous prie inſtamment, Mr., de me faire ſavoir ſi, dans vos nombreuſes Inoculations, vous avez rencontré quelque cas qui ait raport avec celui-ci, d'éclaircir mes doutes ſur ce que je viens de vous expoſer ingénûment, & de me dire, ſurtout, ſi vous penſez que la Dame a eu véritablement la petite Vérole, malgré tout ce qui ſemble dépoſer contre elle, & n'avoir aucun raport ni avec la naturelle, ni avec ce que j'en ai vu d'inoculées. Je cherche, de bonne foi, la vérité dans un cas douteux; aidez-moi à la découvrir.

Je ſuis &c.

A Marſeille le 20 Octobre 1760.

Peu de jours après, je recus de Monſieur *Tronchin* la Lettre ſuivante.

27
17 — 60
10

VOus me demandez ce que je penſe, Monſieur, d'un cas qui peut paroître douteux. Je n'héſite pas à vous répondre que je penſe, comme vous, que ce n'eſt point une véritable petite Vérole, mais que c'eſt tout ce que l'Inoculation a pu produire ſur une Malade qui, vraiſemblablement ne l'aura jamais. J'ai vû plus d'une fois le même cas, & pour en avoir le cœur net, j'ai toujours fait faire une ſeconde Inoculation. L'inutilité de la répétition tranquiliſe le Malade & le Médecin, & ſi la ſeconde Inoculation donne la petite Vérole, comme cela arrive auſſi, le Médecin & le Malade en ſont charmés. Mon avis eſt donc, Monſieur, qu'en pareil cas on reïtere l'Inoculation. La premiere préparation ſuffit, on reſeme le champ qui a été labouré, & on vit après ſans inquiétude. Quant au rez-de-chauſſée bas & humide dont vous me faites l'honneur de me parler; j'ai de bien fortes raiſons de croire qu'il n'a pas pu produire l'effet que vous ſembleriez ſupoſer. J'ai vécu vingt-huit ans à Amſterdam, où j'ai vû pluſieurs épidémies faire le plus grand ravage dans la partie de la Ville qui eſt entre l'eau & la Digue, dix pieds au-deſſous de celle-ci, & le plus ſouvent à fleur d'eau. Cette partie de la Ville, qui a une petite demi-lieue de longueur, eſt deux fois par année, pendant dix, douze, quinze ou vingt-heures ſous l'eau. On imagine difficilement une habitation plus humide; la petite Vérole y va

néanmoins ſon train, comme dans le reſte de la Ville. Vous pouvez compter, Monſieur, ſur la vérité du fait, tout comme ſur l'empreſſement avec lequel je ſerai toujours &c. *Signé*, TRONCHIN.

Ayant écrit la même Lettre à M. Tiſſot, Médecin à Lauſanne, en Suiſſe, j'en reçus la Réponſe ſuivante.

Lauſanne 30 *Octobre* 1760.

MONSIEUR,

J'ai lû attentivement votre Lettre, & il me paroit que vous penſez très-juſte ſur le cas qu'elle renferme.

L'air humide & froid, en agiſſant ſur le ſujet & ſur le venin, a empêché un dévelopement ſuffiſant pour produire une maladie caractériſée ; la petite Vérole ne l'eſt jamais aſſés, quand il n'y a point de playes ni de fièvre.

Je crois mes inoculés à l'abri de cette maladie ſans l'avoir euë. 1°. Loſqu'après deux inſertions bien faites, ils ne ſont point infectés : Deux, ou trois cas contraires, s'ils exiſtent, ſur cent mille, ne ſont pas une exception que des gens raiſonnables oſent objecter. 2°. Lorſqu'ils ont éprouvé les ſymptômes qui dénotent le paſſage du virus par les aines, ou les aiſſelles, de la fièvre ; & une criſe de cette fièvre par des ſueurs & la ſupuration des playes.

La Dame dont vous me parlez n'eſt point inacceſſible à l'action du virus ; il paroit qu'elle en a été affectée, mais imparfaitement, puiſqu'elle n'a point eu les ſymptômes qui caractériſent une action complette ; ainſi je n'oſe la croire à l'abri de cette maladie, qu'après une ſeconde inoculation dont l'effet ne ſeroit troublé par aucune circonſtance étrangere. Si elle eſt infructueuſe, elle n'aura plus rien à craindre.

Je recevrai avec plaiſir toutes les obſervations que vous voudrez bien me communiquer. Elles ſeront pour moi une ſource d'inſtructions, & une occaſion de vous témoigner la conſideration &c. *Signé* TISSOT, D. M.

Enfin M. Pomme le fils, Médecin d'Arles, me répondit de la maniere ſuivante.

A Arles le 5 Novembre 1760.

LA Dame pour laquelle vous me demandez mon avis, fournit le ſujet de beaucoup de ſentimens & de diſpute. A-t'elle eu la petite Vérole par l'opération que vous lui avez faite, ne l'a-t'elle pas euë ? Je ſuis très-perſuadé qu'elle ne l'a pas euë. Les boutons qui ont paru dans le tems des régles, ont-ils été le produit de la matiere variolique inoculée, ou bien de quelqu'autre humeur étrangere ? Je ſuis très-diſpoſé à croire que la matiere variolique affoiblie par l'humidité de l'air, n'aura pas eu aſſez de vivacité pour aller dénicher ſa camarade, & aura produit elle-

même cette éruption. Mais, ajoutera-t'on, le virus naturel n'existoit peut-être pas chez cette Dame, & par conséquent celui-là n'aura pas pû le trouver. Je répons que si cela étoit ainsi, l'opération n'auroit été suivie d'aucune éruption, comme il a été déja éprouvé plusieurs fois; & je suis fondé à prononcer qu'il faut inoculer cette Dame une seconde fois. Je suis &c. *Signé* POMME, fils, Med.

SUITE DE LA TABLE DES INOCULE'S.

NOMS.	AGES.	SEXE.	*Nombre des Boutons.*	*Nombre des Inoculés.*
*M*lle. de Roux de Bruë, inoculée le 27 Septembre 1760.	15 *ans.*	*Fille.*	*environ.* 30.	11 1
*M*lle. de Vacquiere, d'Arles, inoculée le 20. Octobre 1760.	12 *ans.*	*Fille.*	*environ.* 150.	1
*M*lle. de Forbin, inoculée le 20. Novembre 1760.	7 *ans.*	*Fille.*	*environ* 200	1

NOMS	AGES.	SEXE.	*Nombre des Boutons.*	*Nombre des Inoculés.*
Mr. le Chevalier de Forbin, inoculé le 20 Novembre 1760.	4 *ans.*	*Garçon.*	*environ* 60	14 1
Mr. Roux, l'aîné, inoculé le 27 Novembre 1760.	7 *ans.*	*Garçon.*	*Il n'a pas eu la petite Vérole.*	1
Mr. Roux, le cadet, inoculé le 27 Novembre 1760.	4 *ans.*	*Garçon.*	*Il n'a pas eu la petite Vérole.*	1
				17

La petite Vérole n'ayant pû être excitée chez les deux fils de M. Roux par la premiere Inoculation, & la ſaiſon trop avancée n'ayant pas permis de répéter l'opération, il a été convenu avec le Pere, qu'ils ſeroient re-inoculés au Printems prochain. Nous inſtruirons le Public du ſort qu'aura eu cette ſeconde épreuve.

FIN.

M

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans cet Ouvrage.

ARTICLE SECOND.

ARTICLE TROISIEME.

ARTICLE QUATRIEME.

ARTICLE CINQUIEME.

FIN DE LA TABLE.